

PÉRÉGRINATIONS

**conversation autour de
l'œuvrement**

Suzanne Boisvert
Johanne Chagnon



Conception graphique des pages intérieures

Johanne Chagnon avec la collaboration de Suzanne Boisvert

Conception de la couverture

Suzanne Boisvert avec la collaboration de Johanne Chagnon

Crédits pour la couverture

Suzanne Boisvert: photo de Manon Choinière

Johanne Chagnon: extrait de son vidéo *Fascination* (2021)

ISBN 978-2-9822503-2-1

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2025

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2025

Introduction à une LONGUE CONVERSATION

Johanne et moi nous connaissons depuis le début des années 2000, nos premières rencontres se sont produites lors de plusieurs événements liés à l'art communautaire, organisés par Engrenage Noir¹. Mais c'est vraiment en 2013-2014 que nos routes collaboratives se sont plus longuement croisées alors que nous avons œuvré ensemble sur un projet de publication, *Petit livre d'une grande conversation sur l'âge*, qui s'insérait dans un plus grand projet d'art communautaire, une réflexion par l'art sur les enjeux du vieillissement des femmes, *Nous les femmes qu'on ne sait pas voir*².

C'est dire comme ce terme de *conversation* nous habite depuis longtemps !

Nos échanges se sont poursuivis depuis 10 ans de façon informelle lors de soupers à la maison. Toujours passionnantes, ces conversations nous amenaient à réfléchir ensemble sur l'un ou l'autre des nombreux aspects de notre travail comme créatrices et comme citoyennes dans un monde de turbulences. Des questionnements sur ce que l'art (nous) permet, sur les pratiques poétiques et politiques qui nous tiennent à cœur et au corps, qui nous font rêver, qui nous donnent de la drive ou, au contraire, qui nous rendent perplexes...

¹ Engrenage Noir, l'organisme qu'elle a fondé en 2001 avec son conjoint, Paul Grégoire, est né de leur passion pour l'art en tant qu'outil de parole et agent de changement: <https://www.engrenagenoir.ca/>

² Ce projet est né au centre des femmes d'Hochelaga-Maisonneuve, La Marie Debout, et s'est déroulé de 2009 à 2014, impliquant plus de mille femmes à travers le Québec : <https://blogue.nouslesfemmes.org/>

Lorsque Les Ateliers de l'œuvrement³ – un collectif de recherche dont je fais partie et qui s'intéresse à la recherche-création – ont décidé de mettre en ligne des entrevues ou des entretiens avec des artistes qui aiment réfléchir à ces questions, c'est tout naturellement à Johanne que j'ai pensé! Quel beau prétexte, j'allais lui proposer d'entrer avec moi dans un aller-retour réflexif sur ce qui est à l'œuvre en nous, pour nous, dans nos œuvres et dans nos vies de créatrices. Et pour en discuter, nous avons fait une première rencontre en février 2023. Johanne a tout de suite accepté et d'un commun accord, nous nous sommes dit: essayons de faire ce que nous disons que nous faisons! C'est-à-dire chercher en *faisant*, à travers une forme épistolaire soutenue. Chercher, questionner, déplier, revisiter ce qui semble évident et ce qui l'est moins. Bref, la semaine suivante, nous nous sommes lancées dans l'atelier de Johanne, comme point de départ à cette belle aventure qui devait se poursuivre durant tout le reste de l'année⁴.

En partageant nos échanges avec vous, nous espérons vous donner le goût de faire de même: en cette période sombre qui favorise l'isolement et le découragement, rien de mieux que de prendre refuge dans l'intelligence et la sensibilité que permettent la reliance et le processus créateur.

Ce livre est notre humble contribution à l'importante question posée par Isabelle Stengers dans son livre *Résister au désastre*⁵:

*Que peut-on fabriquer aujourd'hui qui puisse éventuellement
être ressource pour ceux qui viennent?*

Suzanne Boisvert, 10 février 2025

³ <https://oeuvrement.org/>

⁴ Notre correspondance reflète davantage l'oralité que l'écriture littéraire. Il est évident que nous avons préservé tout au long un «ton», une «voix», probablement influencées par nos nombreux échanges et dialogues passés.

⁵ *Résister au désastre*, Wildproject. Un dialogue entre Isabelle Stengers et Marin Schaffner.

9 février 2023

Chère Johanne,

Comme toujours, quand je me lance dans un projet, petit ou grand, je prends refuge dans quelques citations qui allument mon esprit, qui interrogent mon cœur et mon histoire, qui permettent de tracer un terrain de jeu – un terreau d'actions et de réflexions.

Tout d'abord, il y a ton travail des dernières années et tes textes. En particulier, quelques passages me semblent ouvrir une fenêtre pour reprendre le fil de notre conversation / création, que je mets en relation avec d'autres citations qui résonnent en moi et que j'aimerais explorer avec toi. Dans l'espace créateur de ton atelier ; dans *l'agir* et dans la réflexion plus intime.

*

La richesse de signification d'œuvres artistiques devrait se dérober à toute saisie immédiate et non pas servir d'instruments pour l'accomplissement d'un objectif social. Les artistes doivent faire confiance à la force de leurs créations pour offrir une expérience émotionnelle et permettre au public de faire sa part.

J'en attends davantage des productions artistiques. Si je recherche de l'information, je peux visionner des documentaires ou lire des articles. Mais devant une œuvre d'art, je veux être soulevée afin de surmonter ma propre condition. «Je vous en prie, déstabilisez-moi, apportez-moi de l'air frais dans cet univers étouffant! J'en ai besoin, comme tout le monde en ce moment!» Non pas pour nier la réalité, mais pour pouvoir s'y projeter, s'ouvrir à une autre vision afin de mieux la réinventer. Il ne s'agit pas pour autant de créer le rêve d'un avenir harmonieux, sans conflit ni paradoxe!

On pleure sur le sort de notre monde. Et effectivement, il est à pleurer: les glaciers disparaissent peu à peu; la planète se meurt sous nos déchets; il y a une menace de guerre mondiale. Sursaturées par des données statistiques affolantes, nous

devons être capables de ressentir ces réalités viscéralement pour réagir de façon sensible. Voilà l'essence même de l'art. Je comprends qu'il y a des sujets urgents à traiter. Mais est-ce que les artistes éprouvent de nos jours une culpabilité qui les pousse à vouloir faire œuvre utile? Si notre travail apporte une contribution plus abstraite que celle du personnel de la santé, il doit aussi être considéré comme essentiel, car il peut indirectement proposer des solutions.

Johanne Chagnon - *Divaguer librement*

Un critère principal définit l'aspect expérimental de ces pratiques [en cinéma et en vidéo]: les préoccupations formelles. Une plus grande attention est accordée à l'image, au son et à la durée que dans les films commerciaux ou narratifs. Le montage se développe selon des similitudes ou des oppositions de formes et de mouvement. Une fois initiée, l'œuvre impose sa propre structure. Je comprends très bien cette attitude et j'y adhère pleinement dans ma pratique personnelle. Pour moi, c'est l'essence d'un processus artistique. Ce n'est pas le «à dire» qui prévaut, mais le «dire» lui-même. Le cinéma expérimental et l'art vidéo s'intéressent moins au «quoi» qu'au «comment», quel que soit le sens véhiculé. Sans être nécessairement non narratifs, la question de la narrativité n'est pas fondamentale.

Johanne Chagnon - *Quand la forme mène le jeu*

Bien que j'aie recours à ces diverses avenues créatives [travail avec la matière, défis, déclencheurs variés], je ne crains pas que l'ensemble de ma production soit décousu. Mes réalisations procèdent d'une même source, elles sont différentes manifestations d'une unique pulsion. Je demeure toujours la même personne, avec sa propre sensibilité pour exprimer sa vision du monde. Quand je débute un nouveau projet, j'ai confiance qu'il s'inscrira dans ma démarche globale.

Johanne Chagnon - *Un seul mot d'ordre: jouer et expérimenter*

(Extraits d'articles de blogue déjà publiés en anglais sur le site de Silver Mask Live Festival, Los Angeles, aujourd'hui fermé, et disponibles à <https://johannechagnon.quebec/blogue/>)

*

C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche.

Pierre Soulages

Si je savais ce que je fais, je n'aurais pas besoin de le faire.

Sylvie Cotton

*

L'écran blanc, ton moment de kairos: «la page blanche», qui t'a inspirée à prendre le chemin de l'art.

La récurrence dans tes images / révélations: les corps, les cadavres, les os, les créatures, la mort.

*

J'ai une espèce de brouillard dans ma tête, qui me cache encore la forme que pourrait prendre notre petite série d'entretiens. Mais je sais que j'aimerais trouver une forme en cohérence avec nos propos, avec ce dont on parle.

Ce qui cherche à prendre forme

Le fil qui traverse les espaces de l'œuvre / l'œuvrer

Le processus heuristique: la méthode des petits pas japonais

Quand nous contemplons nos différents projets de création et d'exploration, est-ce que nous apercevons un fil, une sorte de trame plus profonde, quelque chose qui semble traverser les temporalités pourtant très distinctes, espacées, pour apparaître dans un motif de plus en plus affirmé? Comme le sujet de toute une vie.

C'est seulement à un âge avancé, après des décades de pratique et de quête artistique, qu'un tel retour réflexif peut révéler la vérité du cœur de l'œuvre. Et permettre de déplier: *quand je fais «ça», qu'est-ce que je fais?* Au-delà du *comment*, du procédural, le sens plus profond, intime, tant du point de vue poïétique qu'esthésique.

Passer à un autre niveau de déchiffrement.
Cette partie du monde en moi – cette partie de moi dans le monde.
Le chant du monde qui me traverse, me transperce, m'éclaire.
Et cette pratique est tout autant réflexive que créatrice. Elle fait partie du *Grand Œuvre*.

Allan Kaprow disait :

Les artistes se sont approprié l'environnement réel plutôt qu'un studio, des déchets plutôt que de la peinture ou du marbre. Ils ont intégré des technologies qui n'avaient pas été utilisées en art. Ils ont intégré des façons d'être, la température, l'écologie et des questions politiques. Bref, le dialogue s'est déplacé, passant de tenter d'en savoir toujours plus sur ce qu'est l'art pour plutôt s'interroger sur ce qu'est la vie, le sens de la vie.

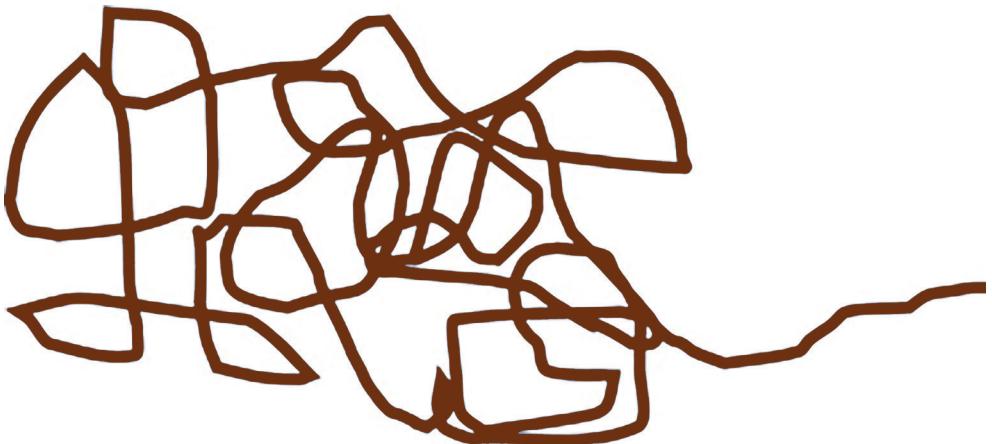
Kaprow, cité par Suzanne Lacy, *Mapping the Terrain : New Genre Public Art*

*

Langagement selon Sylvie Cotton :

La création de néologismes et d'aphorismes par le biais de l'écriture et de l'oralité représente une partie importante de ma pratique artistique. Les trouvailles ainsi faites deviennent parfois des œuvres à part entière. La partie réflexive de ma pratique laisse surgir ces «paroles-étincelles» et ces mots-valises éclairs. Ils me guident, m'aiguillent et, parfois, m'indiquent ce que je dois faire, ce que je dois dire. Dans tous les cas, ces formes langagières me permettent de mieux comprendre et saisir ce que la pratique artistique signifie de manière universelle, mais aussi personnelle. Par exemple : pratique in spiritu, avec du l'autre, auto-éthique et éthique de la cordialité, esthétique de l'union, fittings, atelier intérieur, chorégraphie de l'intuition, perdre connaissance, voilà quelques expressions parmi les plus éclairantes de/pour ma démarche. Déjà publiée à l'occasion, ou encore jamais, cette partie du travail de chercheure est aussi créative qu'épistémologique, et joue un rôle déterminant dans ma recherche artistique et doctorale.

Sylvie Cotton, thèse de doctorat:
Esprit de corps. La présence à l'œuvre dans un projet d'art action



ÉLECTROCARDIOGRAMMES COMME POINT DE DÉPART

J'ai pensé à comment nous lancer, vendredi prochain. Par un petit exercice tout simple, sorte de petit dessin phénoménologique, chacune ferme les yeux, cahier ouvert sur les genoux. On «revient à la maison» du souffle, du corps, de la colonne, et c'est comme si on avait une petite caméra intérieure qui explorait l'intérieur du corps. Quand on se sent connectée, les yeux toujours fermés, on laisse la main tracer «l'électro» sur la feuille... Quand on ouvre les yeux, on se connecte «à ce qui apparaît sur la feuille» et on inscrit quelques mots / phrases-images.

On peut refaire l'exercice, cette fois ce serait plutôt l'électrocardiogramme de notre lien, ici et maintenant: on est face à face, yeux fermés, on se connecte de «cœur à cœur» et on laisse le crayon tracer sur la feuille... Quand on ouvre les yeux, on se connecte «à ce qui apparaît sur la feuille» et on inscrit quelques mots / phrases-images.

On commence notre conversation avec ce qui surgit et on voit où cela nous emmène.

J'apporterai quelques images et extraits de textes qui m'habitent en ce moment. Peut-être pourrais-tu, toi aussi, avoir sous la main quelques «morceaux choisis».

Est-ce que cela te va comme début?

Suzanne



The Levitation of Sainte Thérèse – Marina Abramović, 2009

La rencontre au studio de Johanne a donc eu lieu le vendredi 17 février 2023. Celle-ci propose de faire l'exercice d'électrocardiogramme debout, devant une feuille de 4 X 7 pieds. À la suite de cette rencontre exploratoire, nous avons développé notre correspondance durant tout le reste de l'année 2023.

9 mars 2023

Chère Johanne,

Je te reviens enfin, en ce 9 mars, plusieurs semaines après notre rencontre signifiante de février dernier, dans ton atelier enchanteur. Ce temps précieux passé avec toi m'a mise sur plusieurs pistes de réflexion, mais aussi d'imaginaire. Je me lance et t'en partage quelques-unes.

AUTOUR DE LA PRÉPARATION

Cela m'a beaucoup intéressée ce que tu me racontais à propos de ce temps que tu as passé à te «préparer» avant de revenir à ta pratique à temps plein. Tu me relatais ce rituel inspiré par Patti Smith, d'écriture dans un café, tous les jours, durant un an et demi. Une période où tu t'es également immergée dans la recherche, t'intéressant aux travaux d'artistes qui t'ont insufflé de l'oxygène pour te remettre à l'œuvre, après plusieurs années d'art communautaire. Cela m'a fait penser à ce que disait Joseph Beuys dans *Par la présente, je n'appartiens plus à l'art*:

Cela veut dire simplement que je dois me préparer, sans cesse me préparer, et que pendant toute ma vie, je dois me comporter de telle sorte que chaque instant fasse partie de la préparation. Que je sois en train de jardiner ou de parler avec des gens, que je sois dans la rue au milieu de la circulation, que je lise ou que j'enseigne, quel que soit le domaine d'activité ou de travail qui me soit familier, il me faut toujours avoir cette présence d'esprit, c'est-à-dire cette vision globale de toute la constellation de forces (...) les forces sont là, présentes. Les principes sont là. Et quelque chose sortira de moi qui sera considérablement plus juste que si ce travail de préparation n'avait pas eu lieu.

J'aime cette expression «la constellation de forces», source présente à tous les niveaux d'une vie créatrice. Cela m'évoque aussi la non-séparation ou les vases communicants de tous les aspects de notre vie. Ce lien profond, à un niveau profond, qui relie tous nos fragments. Bref, une posture présente «au début, au milieu et à la fin» de la trajectoire de création. C'est intéressant de «déplier» un peu afin de voir comment cela agit sur la création. Une réflexion à poursuivre...

LETTRE À UNE VIEILLE POÈTE...

J'ai failli intituler cette correspondance en clin d'œil à Rilke... Pourquoi je te parle de ça ? C'est que je repensais à ce que tu explorais avec moi lors de notre rencontre, sur ton univers onirique, ton désir / impulsion à raconter des rêves / contes dans tes films. Et je me disais qu'au fond, tu es une poète. Et si le langage est très visuel – filmique, performatif –, il n'en est pas moins un état poétique, un objet poétique puissant.

L'écrivaine franco-libanaise Andrée Chedid disait dans une entrevue :

On ne sait pas ce qu'est la poésie. On croit que c'est de l'évasion, de jolis mots. Mais la poésie, c'est un creusement de la réalité en somme. Nous sommes des êtres éminemment poétiques. Nous ne savons pas d'où nous venons, nous ne savons pas où nous allons. Nous sommes pris dans un univers extraordinaire, planétaire, que nous ignorons finalement. Nous sommes baignés de poésie. Et la réalité, c'est ça. C'est l'interrogation. Essayer de creuser au fond de soi. Qu'est-ce qui demeure quand l'apparence s'en va¹ ?

J'adore ce «creusement du réel». Qu'est-ce que ces mots évoquent pour toi, en regard à ta pratique ?

¹ Sur France Culture (8 août 2012) : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-poésie-n'est-pas-une-solution/une-anthologie-parlée-d-andrée-chedid-5968358>

J'ai noté deux phrases-images formidables que tu as dites sur le vif lors de notre rencontre :

À l'intérieur de l'obscurité, quelques éclats

Que la forêt devienne blanche un jour

DERVICHE TOURNEUR

Je te partage ces deux images et le texte résultant de notre électrocardiogramme pour te donner des indices sur ce qui m'habite depuis notre rencontre de février. Ce qui s'est révélé ou ce qui est *apparu* en marchant un petit bout de chemin avec toi.

*Flottement aérien tourbillon du corps qui ramène le centre, qui ramène vers le centre
Tout part du centre rouge, se ramène à cette boule de vie incandescente, cercle
de feu qui cache peut-être une arène plus signifiante ? Le lieu, le lien, de tous les
combats. À mains nues, à mots retenus. À âme ouverte sur ce mouvement de
derviche.*

Derviche tourneur

Nid de héron

*Je ne cherche pas les racines dans le sol mais dans le ciel, dans l'espace, dans
l'air et le vide de l'espace ainsi circonscrit. Sacré.*

*Pema Chödrön écrivait que l'on transporte partout ce cercle et que toute
personne qui y entre doit être honorée. Je ne me souviens pas si c'est ce qu'elle
a dit précisément, mais c'est ce que je ressens à l'instant.*

NOW IS A SACRED MOMENT

(Écriture automatique avec Johanne, 17 février 2023)

Flottement

Les racines, les montagnes, les palais sont toujours dans le ciel ou plutôt entre ciel et terre



Transcender la douleur pour en faire une joie

(Isabelle de Borchgrave à propos de Frida Khalo²)



² <https://www.rtbf.be/article/isabelle-de-borchgrave-artiste-peintre-tous-mes-reves-je-les-realise-11125195>

Cela me parle d'une espèce de mouvement de spirale, sur la ligne verticale, mon corps/ trait d'union entre le ciel et la terre. Mon corps qui supporte très mal le poids (littéralement, cela me provoque pas mal de douleur physique) et qui cherche l'allègement, la légèreté de la plume... de héron. Je sais qu'il y a là un thème récurrent, qui se décline sur plusieurs plans, et que j'explore doucement, lentement, à l'image du Grand Héron bleu lorsqu'il pêche!

Mais sur le thème de «la révélation» ou de «l'apparition» : tu as une façon de travailler très heuristique, intuitive, comme tu l'as bien décrit dans un de tes textes. Pourrais-tu m'en dire un peu plus ?

C'est une façon de te demander autrement : *quand tu fais «cela», qu'est-ce que tu fais?*

Bon, je crois que pour une première correspondance brise-glace, je vais m'arrêter ici.

Sache, mon amie, que toutes tes réflexions m'intéressent et m'inspirent.

Au plaisir de continuer à jouer avec toi,
Suzanne

Trait d'union et révélation

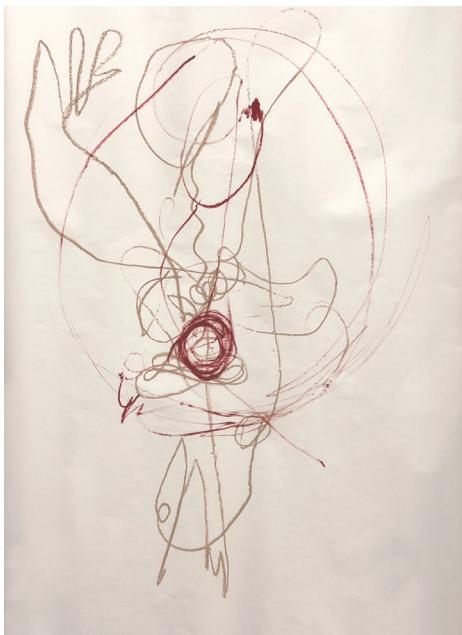
30 mars 2023

Chère Suzanne,

Que j'aime l'idée de cette correspondance avec toi, qui m'allume et me fait réfléchir à plusieurs aspects de ma pratique.

À toi qui te considères aérienne, toi le Grand Héron bleu, toi qui t'es sentie dans mon atelier comme ce personnage-caméléon du film de Woody Allen, j'ai pensé t'envoyer cette image réalisée (en partie) dans ce même atelier. Il y a du brouillard au plancher, un étrange oiseau flottant... Dans le premier texte que tu m'as acheminé, il y avait à la fin cette *Levitation of Sainte Thérèse* de Marina Abramović... Était-ce un choix conscient, cette attirance vers une autre forme de légèreté ?





Dessins résultant de l'exercice de l'électrocardiogramme. À gauche : Suzanne ; à droite : Johanne

ENTRE NOS DEUX DESSINS

Un point commun m'a frappée: ce cercle vibrant au centre de chacun de nos dessins, comme une insistence à bien mettre en évidence cet emplacement vital. Dans mon cas, j'ai perçu un magma, un tourbillon emmêlé. L'une veut s'envoler, l'autre s'est créé une assise pour être sûre de ne pas vaciller.

L'écriture automatique m'a, entre autres, amené ces mots:
Ça manque un peu de courbes / C'est comme un gros pain à la croûte croustillante / Mais qui attend qu'on atteigne sa mie.

Également:

Ce sont les mains qui ont fait tout le travail / je vais les laisser me guider / sans rien effacer.

SUR LE THÈME DE «L'APPARITION»

Tu me demandes de te parler davantage de ma manière intuitive de travailler. Je te (re)mets par écrit ce que je t'ai déjà raconté. J'ai «découvert» que l'art serait mon chemin, mon attitude, par élimination. Vivant dans un monde de banlieue, avec un père du milieu des affaires, dans un environnement non artistique, rien ne m'avait éveillée à la pratique de l'art. Aucunement. Au cégep, j'ai tenté d'aller en sciences, puis en sciences humaines quand, insatisfaite et ne sachant dans quel domaine me diriger (le sport non plus n'était pas une option), j'ai réalisé qu'il me restait l'art comme avenue. Et ce fut une révélation ! J'ai eu tout de suite l'image d'une grande page blanche, vide, devant moi, qui n'attendait que d'être remplie. J'ai immédiatement été happée par cette vision, cette invitation de l'inconnu. Comme si c'était ce qui m'avait manqué dans ma vie jusqu'alors : m'extirper d'un univers commode, à-plat, sans fantaisie.

Sans doute en avais-je eu un aperçu après ma première hallucination sur l'acide alors que je découvrais d'autres facettes du monde environnant, où mes ornières s'ouvraient à des horizons possibles et que la soirée s'était terminée bêtement par un retour par le dernier métro. Je regardais tristement dans mes mains la monnaie pour payer mon passage: je ne voulais pas que ça finisse, que je revienne au quotidien banal. Ça ne me suffisait plus. Je souhaitais aussi m'extirper de la «Maison du père» contraignante. À la même époque, il y a eu l'occupation des cégeps et toutes ces manifestations étudiantes qui critiquaient l'ordre social prévalent. Ce fut une autre révélation, toute simple, mais qui ne m'avait jamais effleuré l'esprit auparavant: Quoi ? On peut faire ça ? Remettre en question la société

– et notre avenir tout tracé d'avance – et peut-être même la changer ? (C'était utopique dans l'ensemble, mais au moins, à un moment donné, ma génération a connu une forme d'espoir.)

Cette vision de la page blanche ne m'a jamais quittée. Je conserve ce penchant, cette exaltation « de ne pas savoir d'avance ». De découvrir, moi la première, ce que mes gestes, mes intuitions vont créer. Je dois juste me tasser du chemin, laisser faire.

Je me rends compte, à travers mes errances de lecture, que d'autres artistes partagent ce même ressenti. Depuis que le sujet m'interpelle, je n'arrête pas de tomber sur des affirmations qui vont dans le même sens. Cette constatation confirme que je ne suis pas seule. En voici quelques exemples.

Anne Hébert écrit, dans *Poésies* :

Pas plus que l'araignée qui file sa toile et que la plante qui fait ses feuilles, l'artiste n'invente. Il doit se garder d'intervenir, de crainte de fausser sa vérité intérieure. Et ce n'est pas une mince affaire que de demeurer fidèle à sa plus profonde vérité, si redoutable soit-elle, de lui livrer passage et de lui donner forme. Il serait tellement plus facile et rassurant de la diriger de l'extérieur, afin de lui faire dire ce que l'on voudrait bien entendre.

Suzanne Jacob renchérit, dans *Comment pourquois?* :

Et l'écrivain, contrairement à ce que les formulaires de demande de bourse exigent de lui, ne peut pas connaître à l'avance ce qu'il va découvrir par l'écriture... Il ne peut pas dire d'avance ce qu'il a à dire. Il n'a rien à dire lorsqu'il commence à travailler. S'il savait ce qu'il a à dire, il n'y aurait plus qu'à le dire, pas à écrire.... Ça n'existe pas de savoir à l'avance ce qu'on va découvrir.

(Je note l'emploi du pronom « il » chez ces deux femmes, à des époques différentes...)

Et encore... Pour William Kentridge, qui intègre le dessin en art vidéo:

C'est dans le processus de travail que mon esprit se met en mouvement – je veux dire l'activité physique plutôt stupide d'aller vers le dessin, de me déplacer...

Le cinéaste Pierre Hébert parle de lui en disant:

Il s'agit toujours de trouver où doit aller l'image, quel est le point d'équilibre du sens.

Lui-même a réalisé des performances animation-musique improvisées intitulées *Seule la main...*

Jean Cocteau, écrivant sur *Le sang d'un poète* et citant Freud, mentionne ceci : « un artiste n'a pas besoin d'avoir pensé à certaines choses pour que ces choses deviennent ensuite le principal objet de son œuvre ».

Et tiens, un autre encore ! L'artiste multidisciplinaire Guy Laramée :

Je ne sais jamais quelle est la suite, d'où l'angoisse et le tourment. Il y a la pression d'exprimer « quelque chose » mais je ne sais pas ce qui veut s'exprimer!... Puis, de nulle part, un flash surgit et les choses se calment un peu. Ensuite, commencer le travail déclenche à nouveau beaucoup de questionnements, puis à un moment donné, tout coule.

Même Alexandre Hollan, cet artiste « des arbres » que tu viens de me faire connaître, dit :

Comme si ça naissait du geste, et non d'une intention personnelle. (...)

Devant l'arbre, ma chance est d'entrer directement en contact avec l'inconnu.

Cet inconnu m'attire.

Je ne sais pas si j'ai vraiment compris comment répondre à la question que tu me poses : « Quand tu fais cela, qu'est-ce que tu fais ? », mais je me fie sur toi pour me ramener...

UN DERNIER MOT SUR LA POÉSIE

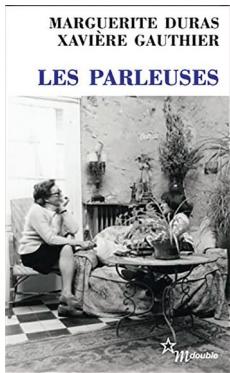
Je n'ai pas été surprise que tu mentionnes «qu'au fond, tu es une poète». Outre le recours au langage visuel, j'écris aussi beaucoup et la forme poétique est celle que je préfère. J'aime couler dans cette forme d'écriture qui me permet de laisser des blancs, des espaces vides qu'il est possible de combler à sa guise. Parfois, je me dis qu'ainsi, ça m'évite de trop dévoiler, d'exprimer avec justesse ce qui m'habite. Et en même temps... Récemment, j'ai écrit des fragments poétiques pour accompagner les photos d'un projet de livre d'artiste, qui m'ont fait découvrir ce qui se cachait, se manifestait derrière les gestes posés pour ces photos. Passer par le chemin des espaces entre les mots pour mieux se connaître... Je vois l'écriture poétique comme un flot de textes desquels je retire des mots afin de laisser émerger un sens caché.

Au plaisir de poursuivre cette conversation avec toi,
Johanne

9 avril 2023 – Dimanche de Pâques

Chère Johanne,

J'ai lu et relu ta lettre envoyée le 30 mars dernier avec une extrême attention, comme dirait Mireille Best, et en suivant la fougue de ton écriture. Puis j'ai relu nos mots depuis le début et, ma foi, je sens que nous commençons à cerner quelque chose. Tout doucement, au gré des citations, des petits bouts de récits, des questionnements et réflexions sur le vif. J'adore ça.



Je me suis rappelée un livre qui m'a beaucoup marquée dans ma jeune vingtaine, des entretiens entre Marguerite Duras et Xavière Gauthier, *Les parleuses*. Je fréquentais le Théâtre Expérimental des Femmes à cette époque (autour de 1982) et c'est à travers ce livre que j'ai connu et suis devenue amie avec Suzanne Valotaire. Elle travaillait alors sur sa performance *Le cantique des créatures*. J'ai tenté de retrouver mon exemplaire dans ma bibliothèque, mais à l'évidence, je l'avais prêté à quelqu'une, il y a des lustres certainement. En tout cas, je n'ai pas pu résister à l'envie de me le procurer et le relire. Seigneur ! Cela m'a replongée 40 ans en arrière ! Un mélange de sourire et d'agacement, je te dirais. Non, agacement n'est pas le bon mot. Disons que certains des propos me semblent définitivement dater, alors que la forme, elle, demeure extrêmement vivante. Je n'avais pas encore mesuré toute l'importance que cette forme a eu pour moi. Dans ma façon de travailler : passer par l'oralité pour créer de la pensée, trouver du nouveau, arriver à nommer ou décrire quelque chose qui résiste parfois – souvent – à l'écrit. Un espace dialogique que j'appelle *jazzer ensemble*.

Je te parle de ça car il me semble que cela contribue à nos réflexions sur l'heuristique. Un pas à la fois, une parole à la fois, une conversation à la fois, un geste à fois. Une œuvre à la fois.

Un autre livre d'entretiens m'a marquée, profondément, c'est *Rap on Race* (en français *Le racisme en question*), des rencontres enregistrées puis publiées en 1971 entre James Baldwin et Margaret Mead. Ici encore, des réflexions naissent du dialogue.

Je mettrais ma fréquentation avec ces entretiens dans la catégorie : le corps de la rencontre. Ou quand la présence de deux ou plusieurs êtres permet de créer quelque chose d'inédit, de pas-encore-dit. Une présence attentive à l'autre. Une écoute de l'autre. Et prendre le risque que l'écoute de l'autre nous révèle quelque chose de soi, du monde. Cynthia Fleury appellerait peut-être cela du nom d'une vertu, l'humilité³.

LES OISEAUX

Oh merci pour cette image éloquente « d'oiseau flottant » ! Inhabituel pour toi, il me semble, toi que je perçois davantage comme femme-racines. Pourquoi cette image m'évoque-t-elle la chute au début d'Alice au pays des merveilles ?

Tu as raison, oui, l'image de Marina A. en Sainte Thérèse était délibérée. Je vis avec cette photo depuis plus de 10 ans et je l'avais collée dans un de mes carnets de maîtrise. La pesanteur et la grâce, comme dirait Simone Weil ! Mon idée de la grâce (de la perfection?) : un petit bruant se tenant en équilibre sur une brindille. En fait, mon cœur oscille entre ces deux oiseaux, le héron, bien tranquille et immobile, les deux pattes dans le fond de l'eau, et le petit bruant sur sa brindille, aussi léger dans les airs que sur la terre ferme.

Je remarque en t'écrivant que ce n'est pas tant leur vol qui m'habite que leur façon – justement – d'habiter la terre. Hum, il faut que je médite là-dessus !

³ Dans une entrevue, alors qu'elle est venue parler de son livre sur le ressentiment, elle dit qu'un des outils pour échapper au ressentiment, cette passion triste, c'est la tolérance à l'incertitude. « Un des outils premiers (...) une vertu, très peu activée parce que mal comprise, c'est celle de l'humilité (...) La seule façon de vivre un tout p'tit peu serein avec tes propres limites, tout en essayant d'être le moins complaisant avec elles, c'est malgré tout d'aller sur le terrain de l'humilité. Mais force est de reconnaître que c'est une notion obsolète. C'est considéré aujourd'hui comme un concept invalidant.» <https://www.youtube.com/watch?v=Vqqax8zJqq0>

UN ESPRIT GÉOMÈTRE

*Il faut un esprit géomètre pour se mouvoir dans le monde,
sinon on est sans cesse bloqué.*
Cynthia Fleury⁴

Des liens se font dans mon esprit, entre la légèreté, la marche – même immobile ou immobilisée –, la création comme outil ou comme antidote au ressentiment (toujours Fleury qui se retrouve dans mon esprit, mon cœur, peu importe que ce soit dans un contexte d'enseignement ou de création. En fait, les deux pratiques sont entrelacées dans ma vie).

Réinventer un nouveau possible, dit Fleury. Cela me ramène à Louise Laprade et ses mots qui m'ont accompagnée tout au long de ma vie adulte : s'imaginer autre. C'était l'époque du Théâtre Expérimental des Femmes, cette époque marquée par *Les parleuses* et *Les vaches de nuit* de Jovette Marchessault. L'implicite ici, c'était *autrement que ce que la société patriarcale attend de nous*. Et cela rejoint ce que tu me racontes dans ta lettre. Il est possible de créer du réel. L'acte subversif par excellence. Habiter les interstices, les espaces qu'on dit privés deviennent politiques. Les façons de faire, de vivre, des objectifs ou une visée de cohérence.

J'ai choisi cette phrase amorce pour mon open studio avec Céline, mon amie marseillaise, le 22 mars dernier. Le texte qui est sorti :

Il me faut un esprit géomètre pour me mouvoir dans le monde sinon je suis bloquée. Marcher dans mon terrain intérieur et prendre des mesures. Prendre la mesure de tout ce que je ne connais pas encore ou autrement. Un pas me conduit vers l'autre, dans un enchaînement, parfois un déchaînement, un déchirement naturel. C'est-à-dire en phase avec les astres, les cumulus, les pieds-de-vent, les secousses sismiques et la dérive des plaques tectoniques.

Marcher, même quand le corps a mal. Malgré le doute ou quand l'âme pleure.

⁴ Dans l'entrevue citée plus haut.

Marcher, un pas après l'autre dans toutes les directions... mais un sens à la fois. Marcher en gardant les yeux ouverts et l'esprit curieux. Marcher avec la force folle des mendians sur la route de la soie. Marcher avec la tendresse des Priants sur les sentiers himalayens. Marcher avec espérance sur les routes de Birmingham. Marcher dans la solitude de la multitude et dans l'effervescence du commun. Marcher quand bien même je dors, quand bien même je me repose dans un creux de rocher. Marcher à l'intérieur de moi pour rejoindre le Temps Ancien Mythique susurré par le sang circulant dans mes veines de rivières. Cela s'appelle autrement dans le Grand Ordre du Monde. Cela s'appelle vivre ma vie dans tous ses battements et ses rappels.

Mon esprit géomètre se trouve dans ma poitrine.

AUTOUR DE LA POÉSIE

Oh! comme ce que tu commences à nommer à la toute fin de ta lettre,
autour de ton geste poétique, m'a intéressée!

(...) de laisser des blancs, des espaces vides qu'il est possible de combler à sa guise. Parfois, je me dis qu'ainsi, ça m'évite de trop dévoiler, d'exprimer avec justesse ce qui m'habite. Et en même temps... Récemment, j'ai écrit des fragments poétiques pour accompagner les photos d'un projet de livre d'artiste, qui m'ont fait découvrir ce qui se cachait, se manifestait derrière les gestes posés pour ces photos. Passer par le chemin des espaces entre les mots pour mieux se connaître... Je vois l'écriture poétique comme un flot de textes desquels je retire des mots afin de laisser émerger un sens caché.

Tu m'as fait penser à ce qu'écrivait Annie Dillard dans *En vivant, en écrivant*:

En écrivant, tu déploies une ligne de mots. Cette ligne de mots est un pic de mineur, un ciseau de sculpteur, une sonde de chirurgien. Tu manies ton outil et il fraie un chemin que tu suis. Tu te trouves bientôt profondément engagé en territoire inconnu. S'agit-il d'une impasse, ou bien as-tu localisé le vrai sujet? Tu le sauras demain, ou dans un an. Entre tes mains et en un clin d'œil, l'acte d'écrire, jusque-là expression de tes idées, s'est mué en outil épistémologique.

Les mots-matières. Que l'on peut sculpter, forer, architecturer. Les mots qui créent des espaces que l'on peut habiter. Des sentiers qui nous amènent quelque part – vers une part insoupçonnée de son être.

J'aime beaucoup cette idée que tu amènes, l'espace entre les mots est un espace que l'on peut marcher, fouler, habiter. Dé-couvrir...

Dis-moi, y a-t-il plus de mots en cette période de ta vie que dans d'autres périodes ?

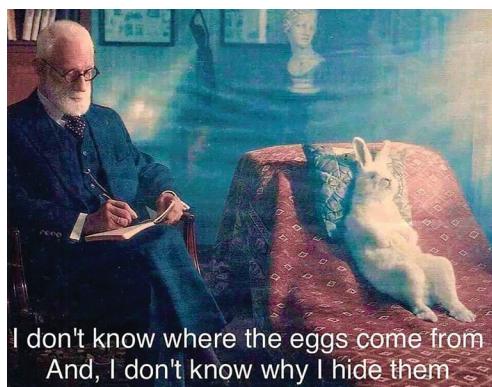
Qui parle, qui écrit, quand tu travailles les mots-matières ?

Y a-t-il des voix intérieures quand tu écris ou est-ce un acte totalement silencieux ?

Comment décrirais-tu ton état intérieur, ta présence au réel, quand tu œuvres ainsi ?

Bref, je suis preneuse si tu as envie d'élaborer un peu plus sur ce sujet !

PENSÉE PASCALE



Ciel ! Déjà 17:00 ! Le temps a filé, un bel après-midi passé en ta compagnie, ou devrais-je dire, en compagnie de tes mots – mais est-ce la même chose ?

Je ne suis pas au sommet de ma forme : rage de dents depuis plusieurs jours, voilà qui vous ramène sur « le sol raboteux de réel » comme dirait l'autre (Wittgenstein, pour ne pas le nommer). Décidément, le thème des racines se retrouve partout dans ma vie, pas juste métaphoriquement !

Merci de continuer à jouer avec moi, cela me rend joyeuse, loin-loin à l'intérieur !

Au plaisir de te lire dans pas trop longtemps,
Suzanne

23 avril 2023

Chère Suzanne,

Je suis tellement contente de ce que notre correspondance éveille, titille, fait activer en moi, grâce à toi ! J'aime ça être questionnée. Me faire connaître des références nouvelles. Et pouvoir mieux te connaître. Deux esprits/cœurs avec les mêmes désirs d'aller en profondeur. J'aime ça et j'en ai besoin.



C'est très intéressant, cette réflexion à l'effet de « passer par l'oralité pour créer de la pensée ». Je me suis procuré le livre *Les parleuses* que je ne connaissais pas. Ça m'a fait ressortir le livre *Écrire* (on reste dans un des thèmes soulevés ici !) de la même Marguerite Duras qui attendait depuis un moment d'être lu. Je pourrai t'en reparler après avoir fini de les lire.



FLOTTER OU PAS?

Tu me perçois comme ayant des racines alors que je ne me sens pas toujours ainsi. Je les cherche, je m'en invente, pour compenser. Je m'ancre de plus en plus, il est vrai. Il y a quelques années, un prof de théâtre m'avait dit qu'il n'avait jamais vu une personne aussi détachée de son corps ! J'ai même accouché sans douleur, faut le faire ! Une barrière, une carapace pour éviter de trop ressentir ce qui pourrait me faire mal... J'ai déjà présenté avec le CARRÉ⁵ une performance vidéo dans laquelle je traitais de ce sujet et pour laquelle je m'étais fabriquée un costume d'écailles.

J'ose croire que j'ai enlevé quelques écailles depuis...

⁵ Le Comptoir Alimentaire de Ressources de Références et d'Entraide, organisme dans Hochelaga-Maisonneuve où j'ai animé un projet d'art communautaire pendant deux ans et demi.

Il y a des paradoxes intéressants dans ce segment, mais non irréconciliables. Bien qu'aériens, «tes» oiseaux te guident pour habiter la terre. Je me cherche des racines, mais également dans le flottement. Et dans le flou aussi qui m'attire beaucoup. Dans l'obscurité, la noirceur. Tu évoques la chute d'Alice au pays des merveilles et c'est très approprié, je trouve. J'ai lu qu'on qualifie cette histoire de «littérature souterraine». La chute: se laisser tomber, s'abandonner pour trouver sa propre voix... et peut-être ainsi trouver ses racines.

CRÉER DU RÉEL

Cette attitude m'interpelle. C'est l'essence de ma pratique, comme j'ai déjà écrit: «L'art est un moyen de regarder la réalité autrement afin de l'exposer sous des angles différents en ayant recours à un langage symbolique». Depuis, j'ai déniché – ou elle est venue à moi – une petite collection de citations que je trouve fort intéressantes.

Seule la fiction peut redonner au réel dérobé sa dimension de vérité.

La fiction pour veiller à la vérité de ce qui fut à jamais perdu.

Madeleine Gagnon, *Mémoires d'enfance*

Hélène Frédéric à propos du livre *Chienne* de Marie-Pier Lafontaine⁶:

Comme la mémoire, la vérité est trompeuse, quand le mensonge, lui, permet de dévoiler la souffrance et peut-être de la conjurer.

D'ailleurs, l'autrice de *Chienne* révèle qu'elle y a glissé un faux souvenir d'enfance. Elle précise:

Il y a une justesse biographique plus grande dans ce morceau de mensonge, de fiction, que dans les reconstitutions (...) Je dirais même que c'est le seul qui soit vérifique, qui nous soit bel et bien arrivé.

⁶ <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2021/02/02/corps-vengeur-lafontaine/#:~:text=On%20se%20dira%20que%20j%27enfance%2C%20%C3%A9crit%C2%BDelle>.

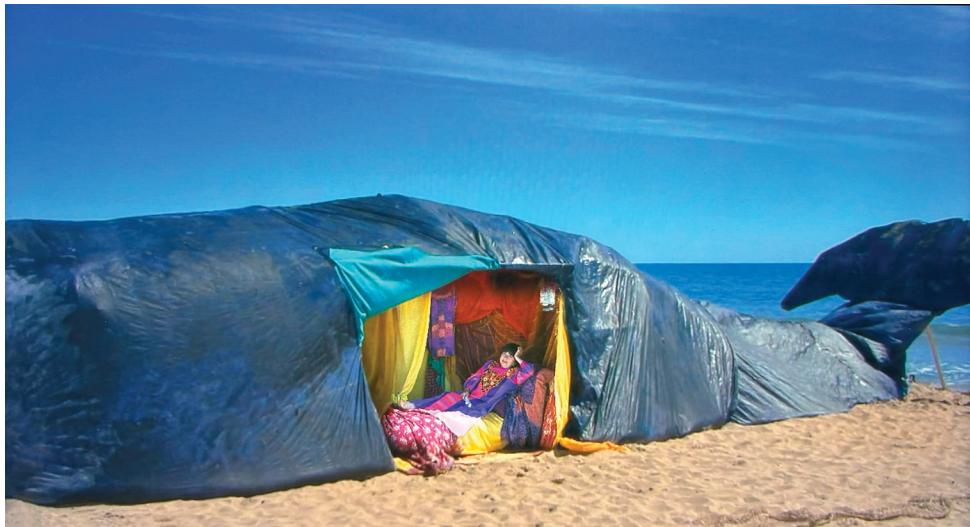
Cette phrase de Myriam Saduis :

Je dirais que la fiction a structure de vérité⁷.

Ashley Opheim dans *I am here* :

J'ai tenté de raconter un monde qui n'existe pas pour pouvoir le faire exister.

Ton texte «d'esprit géomètre» est très beau, si bien écrit. En lisant «je me repose dans un creux de rocher», il m'est venu en tête une scène du film *Les plages d'Agnès Varda*. Je me suis rendu compte ensuite que mon souvenir n'était pas juste. La réalisatrice ne se reposait pas dans un creux de rocher, mais au centre d'une baleine! Je trouve quand même l'image intéressante en lien avec tes propos. Vous pourriez vous reposer ensemble...



⁷ Dans l'entrevue «En Sol Majeur : De la quête à l'enquête», sur RFI (12 novembre 2022).
<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/en-sol-majeur/20221112-myriam-saduis-de-la-quete-a-l-enquete?fbclid=IwAR1wuCdvlNsVU5IWVqVomScTpmbNm0jizCOBn8DAzj0leO6Q9ZRoAxVVEEGs>

À mon tour, j'ai envie de te poser une question :

- ton arpantage intérieur, si bien évoqué d'ailleurs, est-ce qu'il t'a amenée à des découvertes ? Ou est-ce que tu l'appréciés pour lui-même, comme attitude, comme façon de se mouvoir ?

DES MOTS ?

Je réponds à ta question à savoir s'il y a plus de mots dans ma vie maintenant. J'ai toujours beaucoup écrit. D'abord, un journal pour capter des moments touchants avant qu'ils ne s'envolent (comme des oiseaux ?), des petits textes personnels. Mais pour une grande partie de ma vie, ce furent des textes que je qualifierais de logiques, menés par une nécessité de rationnel et d'esprit critique, et toujours à propos des autres : des articles et dossiers pour *ESSE*, pour d'autres revues d'art, pour ma maîtrise, pour les livres et programmes d'*Engrenage Noir*⁸. Avec mon premier diagnostic de cancer, là, j'ai rempli des cahiers où je décortiquais mon vécu, mon histoire.

Mais c'est quand j'ai décidé en 2017 de me consacrer uniquement à ma propre pratique artistique que j'ai poussé un soupir de soulagement. Enfin, je pouvais me laisser aller à écrire librement, sans directives. Laisser sortir les mots, dans la forme qu'ils choisissaient eux-mêmes, et pour le plaisir de la découverte.

Je répète toujours que ma pratique en ce moment se concentre sur deux activités : l'art vidéo et la publication textes-photos. Pour cette dernière, j'avais exploré un peu, sans plus, produit deux livres de forme plutôt classiques. Mais pendant ce temps persistait un intérêt très fort à pousser plus loin et, notamment, à suivre un groupe de travail sur le livre d'artiste. Sans trop vraiment comprendre alors pourquoi. J'avais manqué celui de l'an passé, j'ai pu me reprendre cette année.

⁸ Sa mission est le développement de l'art action communautaire au Québec à travers la collaboration, la formation et le financement de projets. <https://engrenagenoir.ca/rouage/mission-et-interventions/>

Et tout en plongeant dans cette exploration, je me demandais bien pourquoi je me donnais autant de mal à créer de telles publications qui sortent du format habituel « livre ». Et en mettant les mains « dans la pâte » – ou plutôt dans le papier, la colle, la règle, l'exacto, etc. –, avec la foi que je prenais le chemin qui me convenait, il m'est finalement apparu ce qui m'intéressait dans cette forme de création. Je résumerais ça par un mot : intégration.

C'est curieux que je n'y aie pas pensé avant, alors que c'est ce qui m'anime en art vidéo en ce moment. Comment, par exemple, le dessin peut s'intégrer dans l'image en mouvement. Vraiment s'amalgamer et pas juste accompagner, rehausser. Cette considération pourrait s'appliquer au texte, aux sons, etc.

Si je reviens à la réalisation de livres d'artiste, ce qui m'intéresse au plus haut point, c'est comment faire interagir le texte et le visuel de façon intégrée. Non l'un à côté de l'autre, mais vraiment en interaction – je ne veux pas dire que l'un illustre l'autre ; les rapports demeurent de l'ordre du poétique. Trouver des manières de faire découvrir un texte en manipulant un objet. Parfois comme des secrets enfouis. On est ici plus dans le domaine de l'objet que du livre. Jouer avec la texture des papiers, leur translucidité. Fragmenter un texte dont la lecture peut aussi se compléter à l'endos, le disposer de façon inhabituelle dans la structure de l'objet-livre. Tiens, ça rejoint en fait ce que tu écris sur les mots-matières, de façon assez concrète !

Je fais cette analogie. C'est un peu comme le rapport de la vidéo (enfermée dans un espace rectangulaire) avec l'installation vidéo où les images en mouvement se déplient dans l'espace et créent un parcours dans lequel le public joue un rôle actif. De même avec le livre d'artiste pour moi. Je prends un exemple, celui de mon livre *J'entends la peau du loup mort* que j'ai décortiqué, fragmenté, réparti en plusieurs cahiers placés dans un coffret

avec tiroirs – avec des segments de texte apparaissant en transparence. Un dispositif qui invite à la manipulation et à la découverte. Le sens poétique se déploie aussi avec le toucher – quand les mains entrent en contact avec des papiers choisis pour leur texture ou leur souplesse, avec de la fausse fourrure.

Pourquoi je suis si intéressée par ce désir d'intégration? Il me reste à explorer ça... Ce qui me ramène aux propos plus haut concernant les oiseaux et les paradoxes réconciliables. Ou du moins qu'on cherche à réconcilier. Hum...

Je vais m'arrêter ici. Mais je n'oublie pas tes autres questions !

Johanne

7 mai 2023

Chère Johanne,

Je vis avec les mots de ta dernière lettre, plusieurs questions et thèmes ont dansé dans ma tête ces dernières semaines. Je te reviens, un peu en vrac, pour voir se dérouler un peu de fil dans la pelote de laine de mon cerveau !

CARAPACE, DOULEUR, FLOTTEMENT ET AUTRES CONSIDÉRATIONS AUTOUR DE L'INCARNATION

Je serais tentée de faire un rapprochement entre «flottement» et «détachement», mais en y regardant de plus près, il semble que c'est un peu un miroir aux alouettes. Car peut-on vraiment considérer que les oiseaux n'ont pas de corps, ne s'incarnent pas dans l'espace libre du ciel?

Une incarnation aérienne, volatile plutôt que marchante – comme nous, les humains – ou rampante ou souterraine ou aquatique.

La part de non-moi en moi (comme dirait Thich Naht Hanh), tous ces atomes reconstitués dans mon corps historié et ma machine symbolique (je fais partie de l'espèce fabulatrice, comme dirait Nancy Huston) participent à mon sentiment d'incarnation, à ce qui constitue mon corps conscient. Conscience d'exister qui s'exprime à travers ma trajectoire (mon imaginaire) d'artiste, car partout ailleurs – dans ce monde occidental matérialiste – ces idées ne sont que fadaises et élucubrations !

Je dis «partout ailleurs» mais ce n'est pas vrai. Je comprends – entre autres choses – comment je suis stimulée, inspirée par les Peuples racines, le *dream time*, l'esprit dans le Tout du monde, ou le Tout-Monde d'un Édouard Glissant.

Bref, mon imaginaire «d'oiseaux», qui est aussi un ressenti très fort, m'emmène sur d'autres pistes pour contempler, pour comprendre, ma façon d'être au monde, d'être dans le monde. D'être dans mon corps, ma première maison.

J'étais très intéressée par ce que tu écrivais à propos de la douleur – accoucher sans douleur! Tu dois faire des envieuses! En ce qui me concerne, j'ai eu un rapport – ou un non-rapport – à mon corps plutôt spartiate, très dur, jusqu'à mes 18-19 ans. Un jour, je m'amusais à me rentrer des punaises (des *push pins*) dans les doigts, constatant que ça ne me faisait rien. Curieusement, je me suis dit que cette absence de sensation, loin d'être géniale, me mettait plutôt en danger! A commencé un long cheminement pour «revenir» dans mon corps, à travers le théâtre gestuel, la danse, etc.

Le corps est passé peu à peu au centre de ma vie, de ma pratique même je dirais – quand on parle de présence, présence scénique, c'est qu'on met le corps au centre de la rencontre. Rencontre avec soi-même, rencontre avec les autres. Donc, le corps au centre de ma vie... et me voilà à 61 ans, prise depuis quelques années avec de la douleur chronique, à prendre refuge dans cette connaissance intime, ancienne, avec... le détachement ? Le stoïcisme ? Les Anglais diraient : *cosmic giggles*.

Non, je sais que cela ouvre vers autre chose de plus profond.

J'aime que tu reviennes sur les oiseaux qui me guident pour habiter la terre. En effet, la Terre (comme planète)... pas seulement le sol ! La Terre, Gaïa, comme écosystème.

Suis-je, encore ici, comme une espèce de trait d'union ?

J'y pense toujours...

CRÉER DU RÉEL... SUITE DANS LE FLORILÈGE

Fais un effort pour te souvenir ou à défaut invente.

Monique Witting, *Les Guérillères*

Pour disposer d'un soi, il faut apprendre à fabuler. On l'a oublié après, commodément, mais il a fallu du temps, et beaucoup d'aide pour devenir quelqu'un.

Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*

UN CREUX DE ROCHER, AGNÈS ET SES PLAGES

Oh comme tu me mets en belle compagnie, Varda, cette chère femme que j'aime tant. J'avais oublié cette séquence, avec la baleine. Je vais retourner la regarder.

Dans mes cours, je me sers de sa fameuse citation pour une suite d'exercices avec mes étudiant·es. Varda a dit en entrevue: *Si on ouvrait les gens, on trouverait des paysages. Si on m'ouvrait moi, on trouverait des plages* (d'où le titre du film). Je retourne la question aux étudiant·es, afin qu'ils et elles puissent écrire dans un style plus métaphorique, pour prendre des p'tits chemins de traverse que permet l'imaginaire. Qu'on soit artiste ou pas.

Comme j'enseigne souvent et que je refais souvent ce jeu d'écriture et d'imagination, et que je prends le 15 minutes d'écriture avec mes étudiant·es, j'ai développé une espèce d'esprit du moment. Je n'ai jamais répertorié tous mes textes (tiens, voilà une bonne idée, pour mon été), mais voici le dernier, fait en février dernier.

Si on m'ouvrait, on trouverait une multitude de galets, petits bouts de bois, des gros cailloux, de la chevelure de Grands Pics. Si je m'ouvrais, je trouverais une grande clairière au milieu d'une forêt touffue, dense, à l'automne, la lune rousse, le vent encore chaud, les heures plus courtes. Je trouverais les bûches qu'il faut au centre du centre de la clairière pour allumer un grand feu de joie quand le temps serait venu. Quand la promesse de l'aube s'exaucerait. Si on m'ouvrait, on trouverait le centre du monde.

Et si je te lançais l'invitation, chère Johanne: à cet instant, si on t'ouvrait, qu'est-ce qu'on trouverait?

UNE HISTOIRE DE POSTURE

Merci pour ton excellente question:

ton arpентage intérieur, si bien évoqué d'ailleurs, est-ce qu'il t'a amenée à des découvertes? Ou est-ce que tu l'appréciés pour lui-même, comme attitude, comme façon de se mouvoir?

Ce mot d'arpentage est vraiment dans mon environnement cet hiver/printemps. Comme tu as peut-être vu, le titre du prochain colloque en EPA (étude de la pratique artistique), début juin prochain : *Création arpентée – pratique révélée*⁹.

Mais cette image forte de « marcher dans mon territoire » intérieur me colle dans le cœur depuis que j'animaïs le projet autour de la santé, au centre de femmes La Marie Debout (de 2018 jusqu'à la pandémie). Je m'inspirais de Joséphine Bacon surtout, comme proposition poétique et métaphorique d'explorer notre cosmos, dans l'infiniment petit et l'incroyablement grand. Les femmes aimaiient beaucoup cette piste et cela a donné des textes et des images assez extraordinaires.

Tout ça pour dire que oui, j'apprécie l'allégorie en elle-même, comme posture – je préfère ce terme à attitude. Pour le mouvement qu'il suggère. Qu'il promeut. Qu'il promet. Cela rejoint mon amour pour l'heuristique, c'est une façon de la mettre en action.

Je crois que cela dévoile la forme de mon esprit, de comment j'arrive à faire prendre forme, dans la matérialité, l'action, tout autant que dans ma tête, dans mon imaginaire. On dirait qu'un type de mouvement ne va pas sans l'autre. Je vais me risquer à faire un lien ici.

Il y a longtemps, il m'est apparu que j'arrivais à me faire toucher, à être touchée quand je touchais d'abord. Dans mon histoire d'adoptée, je n'ai pas été stimulée ou touchée avant d'avoir un an environ. Une première année où il est crucial de stimuler la peau – comme le fait voir le psychologue Ashley Montagu dans son livre incroyable, *La peau et le toucher, un premier langage*. C'est une strate d'explication, certainement. Mais ce que j'y vois, en lien avec ta question sur « une découverte, en arpantant ? », c'est à quel point

⁹ <https://colloquepauqr.wordpress.com/>

tout s'active en moi à travers une mise en action : c'est en marchant que j'apprends ; c'est en me mettant en branle que m'apparaît le voyage à faire. Si j'ai un texte à écrire, je passe d'abord par des explorations avec lignes, couleurs, textures et cela ouvre quelque chose en moi. Cela me permet d'accéder à un autre niveau de mon être. Quelque chose arrive. Quelque chose m'arrive. Je suis en total état « d'éveil heuristique », comme dirait Yves St-Arnaud (dans son beau livre *La personne humaine*).

Je continue de réfléchir à ta question...

TES MOTS SUR LES MOTS

Ah merci pour ce que tu m'écris, autour des mots. Magnifique et passionnant ! Tout ce que tu relates autour de ta quête ou ta recherche d'intégration est puissant. Les liens entre la vidéo et le livre d'artiste. Entre l'installation vidéo et le livre-objet. Et cette formidable phrase : *le sens poétique se déploie avec le toucher. Wow !*

En te lisant, me sont revenues en tête deux artistes :

Sophie Calle : « Pour moi, un livre, c'est un objet qui parle avec une exposition¹⁰ ».

Lygia Clark avec ses Bichos¹¹.

Bon, leurs démarches sont très différentes de la tienne, mais ces artistes ouvrent plusieurs perspectives fascinantes et inspirantes.

¹⁰ <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/par-les-temps-qui-courent/sophie-calle-pour-moi-un-livre-c-est-un-objet-qui-parle-avec-une-exposition-6394190>

¹¹ <https://awarewomenartists.com/artiste/lygia-clark/>

Hum, toutes tes réflexions sur ton désir d'intégration m'intéressent grandement. À suivre...

JE LÈVE LES YEUX

Oups, presque 16:30! Je me suis promenée en ta compagnie et j'ai perdu le sens kronos du temps! Mais j'aime tellement l'idée de nous intéresser plutôt au temps dans son sens de kairos!

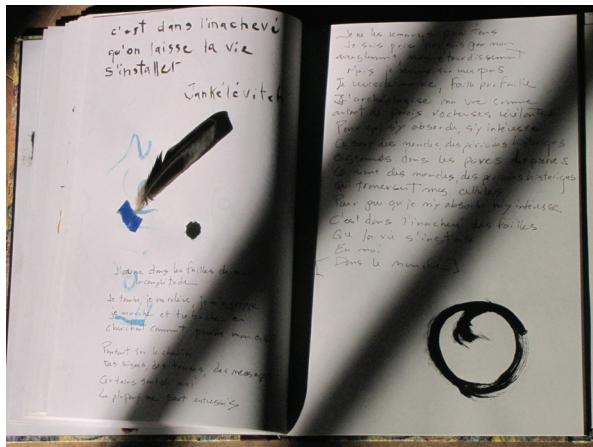
Je pense à toi, en cette fin d'après-midi douce de mai. Je t'espère bien, malgré peut-être quelques soucis pour ta santé? Je t'envoie plein de tendres pensées et au plaisir de continuer notre conversation «hors-du-temps». C'est certainement mon petit côté 19^e siècle qui parle ici.

À très bientôt,
Suzanne

15 mai 2023

Chère Suzanne la trait d'union,

Quel beau vidéo tu m'envoies! Et en même temps, un bel exemple d'intégration où la lecture du texte se déploie dans la lumière et l'ombre. Et jusqu'à la texture du papier qu'on peut presque toucher. Ça m'a fait penser au dossier «Esquisse» de la revue *ESSE*, dans lequel il est question du statut d'inachèvement – quoique dans ce dossier, l'inachèvement est perçu comme une fonction préparatoire, une étape avant l'œuvre en devenir alors que je soupçonne que pour toi, l'inachèvement est une «posture» en soi. Il y est aussi question «de la fragile tentative de transmettre une pensée en mots». Ce qui m'amène à faire le lien avec ton très intéressant processus d'exploration avant de te mettre à écrire.



SI ON M'OUVRAIT, ON TROUVERAIT QUOI?

À ta question, je réponds spontanément : une forêt ! Une forêt dense. Tiens, tu y fais référence toi aussi, par contre, il y a une clairière au milieu de la forêt, il y a de l'ouverture, un centre. Ben moi, elle est pas mal fermée, cette forêt. Il y a plein de coins sombres pour se réfugier. Des refuges d'où peuvent cependant émerger des histoires que l'on se raconte le soir, parfois pour se faire peur. Le mystère rôde.

Les arbres y sont bien tassés. Il y fait sombre, même en plein jour. Mais je m'y sens bien, confortable.

C'est comme à l'image de mon atelier, espace clos – qui est d'ailleurs, ces temps-ci, envahi de branches (mortes) ! Comme à l'image de ma posture en retrait, choisie pour pouvoir mieux regarder, penser.

La forêt tout autour est faite de mots, avec des secrets enterrés dans les espaces entre ceux-ci ou entortillés autour des racines.

Marie Hélène Poitras, *La désidérata*

J'ai déjà écrit un texte qui commençait ainsi :

Je viens au monde. Seule. En petite boule. Repliée sur moi-même. Dans une forêt qui me semble immense. Sans fin. Je n'aurais pas assez de toute ma vie pour la parcourir, en découvrir les mystères. Comment choisir par où commencer ? Il n'y a personne pour me guider. Du moins en ce moment. Un pas après l'autre. En suivant mon intuition. J'ai de la misère à comprendre ce que je ressens. Je fais peu de gestes, bouge à peine. Pour vérifier la solidité du sol. Pour écouter mon cœur qui vibre à l'unisson des immenses troncs d'arbres qui m'entourent. Je me sens si petite, si délaissée. (...) J'écarte doucement la couche visqueuse noire qui m'enveloppe.

Et ça continue comme ça. À la relecture, ce texte semble assez triste, mais il se voulait une introduction à un projet encore indéfini, pouvant se traduire en texte et/ou en vidéo. J'avais commencé à l'envisager...



Tu avais noté cette phrase que j'avais dite: *Que la forêt devienne blanche un jour.* Car j'ai bien essayé de sortir de la noirceur, du sombre, mais j'y reviens toujours, comme un lieu rassurant. J'aimerais créer avec plus de clarté... je me suis souvent interrogée là-dessus. Est-ce que ça correspond à ma vision du monde? Un monde que j'ai toujours qualifié de pourri... inéquitable, injuste. Cette noirceur permettrait aussi de camoufler des parties moins intéressantes à dévoiler? Pour me laisser deviner, ne pas tout dévoiler, conserver une part de mystère? Quand j'étais jeune, je me visualisais toute enveloppée d'une grande cape noire. Comme pour envoyer le message: à vous de me découvrir, si vous êtes intéressé·es! Je ne me livre pas facilement! Mais aujourd'hui? Encore?

Mais également, à l'image de ce titre de livre d'artiste que tu avais noté: *À l'intérieur de l'obscurité, quelques éclats.* David Lynch a déjà parlé de la noirceur dans *Catching the Big Fish*:

Les gens disent que mes films sont sombres. Mais comme la clarté, l'obscurité naît d'un reflet du monde. Il y a tellement de ténèbres et il y a tellement de place pour rêver. Il faut que l'obscurité contraste avec la clarté, le rugueux avec le lisse. Sinon, la clarté pourrait devenir ennuyeuse.

Ce fil d'écriture m'amène à faire un lien avec la carapace. La forêt comme carapace? Je pense à ce que tu as écrit sur le fait de n'avoir pas été touchée avant d'avoir un an environ. De mon côté, parce que ma mère avait eu la tuberculose avant ma naissance, j'ai passé les deux premiers mois de ma vie en clinique. Je n'ose imaginer les soins impersonnels alors reçus! J'ai eu une mère «non maternelle», dont je n'ai aucun souvenir d'une quelconque manifestation d'affection. Un des fragments poétiques de mon prochain livre d'artiste¹², est celui-ci:

¹² Livre de chair, L'œil de l'ours qui louche.

les noeuds maternels
au centre d'un
silence de roche

enfin le droit de jouer

*JE SUIS TRISTE DES FOIS
PAS TOUJOURS*

Alors je me promène dans ma forêt, à la recherche de chaleur, de poésie, d'histoires à inventer, en tâtonnant, en trébuchant parfois sur des branches mortes. En la transformant aussi pour l'apprivoiser ou lui faire exprimer ma vision (et mes solutions imaginaires) face à la situation environnementale déplorable. Je me suis ainsi créé des personnages en fusion avec la forêt. Dont un personnage aux attributs végétaux qui subit une métamorphose envahissante qui déforme son corps. Dans mon délire créatif, j'ai perçu cette végétation incontrôlable comme l'expression de la revanche d'une nature qui se rebelle contre le mauvais sort subi. Tandis que le monde se désintègre de l'intérieur, la forêt l'envahit de l'extérieur. Bien qu'embarrassante et contraignante, cette condition nouvelle, une fois acceptée, peut permettre l'apprentissage d'une posture différente à adopter pour réévaluer les rapports humain-nature. De littéralement «faire corps avec». Devenir soi-même arbre, devenir soi-même forêt. Le sentir dans sa chair même.



JE TENAIS À AJOUTER CECI

Je t'ai écrit la dernière fois sur mon rapport avec les mots, mais tout de suite après t'avoir envoyé mon texte, je me suis rendu compte que j'avais oublié une part importante ! En effet, j'ai réalisé quelques projets d'installation relationnels dont le point de départ, la charpente, était un texte ! Pour rédiger ce texte, je me basais sur des faits réels liés au lieu où se tenaient ces installations (je faisais pas mal de recherche), puis je pondais une fiction de l'ordre du fantastique, incluant des légendes québécoises, en lien avec ces faits. Comme une autre version de l'Histoire. J'ai considéré ces textes assez importants dans ces projets que je les ai publiés au complet dans ma monographie *Naviguer malgré tout*.

Alors, pourquoi donc ai-je oublié de te les mentionner? Ça me questionne. De même ai-je écrit dans l'introduction de mon livre que le bilan réalisé pour l'occasion m'avait fait découvrir, à ma propre surprise, qu'il y avait eu dans ma pratique beaucoup plus d'écriture que je pensais. Je ne me considérais pas alors comme une artiste travaillant également avec la matière des mots ? Pourtant, j'y consacrais beaucoup de temps !

ET JE RÉPOND À UNE DE TES QUESTIONS...

Je n'ai pas oublié qu'il restait quelques questions en suspens, dont celle-ci : Y a-t-il des voix intérieures quand tu écris ou est-ce un acte totalement silencieux ?

C'est un acte totalement silencieux. Je plonge comme dans le vide. Je fais le vide. C'est pourquoi j'écris au réveil, alors que, justement, les voix qui commenceront à piailler sont encore endormies, alors que la vie environnante ne s'est pas encore mise en branle. Je laisse monter ce qui émerge, quitte à le retravailler ensuite. Cette façon de faire m'amène à de surprenantes découvertes, éclairantes.

En retour, j'aimerais bien savoir ce qu'il en est pour toi...

DE BELLES DÉCOUVERTES !

À chaque correspondance, tu m'ouvres sur de nouvelles lectures, de quoi occuper tout mon temps ! Mais j'aime car je suis toujours curieuse et preneuse pour des découvertes !

Johanne

P.S.: Je t'avais dit que je te reviendrais après avoir parcouru les livres *Les parleuses* et *Écrire*. En effet, quel blabla daté dans *Les parleuses*, mais je comprends l'idée de développer une pensée par l'oralité. Quant à *Écrire*, ce livre ne porte pas seulement sur l'écriture, mais je retiens surtout, de la section où Marguerite Duras en parle, l'état extrême de solitude qu'elle a adopté pour se mettre «en posture». Et cette phrase:

Ça rend sauvage l'écriture. On rejoint une sauvagerie d'avant la vie. Et on la reconnaît toujours, c'est celle des forêts, celle ancienne comme le temps.

28 mai 2023

Chère Johanne,

Me voici enfin de retour, excuse-moi pour ce long délai à te répondre ou plutôt à résonner autour de ta dernière lettre, passionnante, soit dit en passant!

Mon attention et mon temps étaient sous occupation, si tu me permets l'expression: entre les accompagnements des étudiant·es pour leurs présentations et la préparation du colloque à venir, une fin de semaine d'enseignement à Lévis, le lancement du livre de Danielle Boutet¹³ à Rimouski, les réunions de département et de programmes... Bref, me voici!

TRAIT D'UNION ET INACHEVEMENT

«Je soupçonne que pour toi, l'inachèvement est une “posture” en soi», m'écris-tu. Ton commentaire sur l'inachèvement m'a bien fait réfléchir!

¹³ *L'intelligence de l'art. Regard sur les principes organisateurs de l'expérience artistique*, Presses de l'Université du Québec.

Tu as raison, c'est une posture en soi, une façon de voir le monde et de (le) vivre. Je ressens dans mes cellules cet infini qui n'a ni début ni fin. Peut-être est-ce parce que j'ai ce sentiment de n'être jamais née (seulement celui d'avoir été adoptée). Si l'inconnu et l'invention imaginaire marquent ma naissance, comment cela ne teinterait-il pas aussi ma mort, ma fin / mes fins ?

J'arrive, dans cette incarnation bien curieuse, à ajouter quelques points sur ce canevas de l'univers, je relie quelques points, j'en rajoute d'autres, et les dessins – les dessein – s'arabesquent au gré des pas, des mots, des rencontres, dans d'infinies figures de l'Être...

Il me semble que «l'œuvre à faire» parle justement de cet inachevé. Dans le sens que ces marqueurs, ces repères que sont les créations manifestées, matérialisées, m'amènent toujours vers «une continuation» et non vers une résolution.

J'ai toujours eu l'impression que les artistes, peu importe le lieu, l'époque, le médium, explorent une seule et même grande œuvre, en passant par des fenêtres, des niveaux, des aspects différents. Une seule et même quête.

En tout cas, en ce qui me concerne, c'est ce qui m'apparaît quand je me retourne et contemple tout ce que j'ai pu chercher à faire, tout ce que j'ai échoué à faire, tout ce que j'ai accompli. Cela éclaire aussi ce que je fais présentement, cette espèce «d'art invisible» que je pratique à travers l'enseignement. La salle de classe comme atelier. Un cours à la fois. Un·e étudiant·e à la fois. Une communauté éphémère à la fois.

Par ailleurs, j'ai remarqué il y a quelques années ceci: je ne suis pas très bonne pour «les fins». Finir quelque chose, peu importe quoi, c'est difficile pour moi. Cela est suffisamment remarquable que je me suis dit: hum, pas

un bon indicateur en ce qui concerne ma mort. C'est une des raisons pour laquelle je me suis engagée dans des accompagnements en fin de vie. Pour apprendre. Pour apprivoiser. Il y aurait beaucoup à explorer, dans cette matière existentielle... je vais continuer de déplier!

Et toi, quel genre de relation entretiens-tu avec *l'œuvre à faire / l'œuvre qui se fait / l'œuvre accomplie*?

OÙ IL EST QUESTION DE FORÊT, DE REFUGE ET DE REGARD: LA FEMME-FORÊT

Oh Johanne, quel formidable passage as-tu écrit là, autour de la forêt, du sombre et de la lumière! Tes mots m'évoquaient un personnage archétypal, comme la Sorcière qui vit en retrait des villages, au Moyen-Âge, femme-guérisseur, femme au pouvoir mystérieux, femme qui voit ce qui est invisible, qui convoque les forces invisibles. Femme que l'on peut craindre en projetant sur elle sa peur du mystère, de la nuit, du non-domestiqué... Femme que l'on peut honorer quand on métabolise sa peur pour y voir une source de connaissance à laquelle on peut participer!

C'est intéressant, et si je peux me permettre un commentaire un peu personnel: physiquement, tu dégages une telle lumière, avec ton impressionnante chevelure éclatante, toujours en contraste avec le noir, le sombre dans tes images. C'est comme si tu portais ce spectre, ce spectrum omniprésent dans la psyché humaine, dans le monde imaginal. Cela me semble présent aussi dans tous tes espaces de pratiques, explorés durant toutes ces années : loin du bord de la solitude et loin dans des projets collectifs. Loin dans le silence des mots et loin dans les mots-matières.

J'adore ce que tu suggères dans ta lettre: dans le fond, tu n'es pas «dans» la forêt, tu es la forêt. Tu es femme-forêt! Tout à fait dans l'esprit de l'écologie profonde (*deep ecology*).



Tu écris aussi :

C'est comme à l'image de mon atelier, espace clos – qui est d'ailleurs, ces temps-ci, envahi de branches (mortes) ! Comme à l'image de ma posture en retrait, choisie pour pouvoir mieux regarder, penser.

Au premier abord, cela me faisait penser à une espèce d'anachorète, d'ermite, mais en fait, c'est plutôt à Thoreau au bord de son lac que je pense. Ton atelier comme espace en retrait pour mieux contempler. Vivre. Découvrir des pans du monde qui te demeurerait invisibles. Inaccessibles. Et ce faisant, ton œuvre, tes mises en œuvres nous font découvrir des territoires poétiques de la réalité...

Et là, c'est à Simone Weil que je pense, en lien avec l'obscurité et la souffrance qui apparaissent dans tes mots. Simone Weil à Joë Bousquet le 13 avril 1942, dans *Correspondances 1942* :

L'attention est la forme la plus rare et la plus pure de la générosité. Il est donné à très peu d'esprits de découvrir que les choses et les êtres existent. Depuis mon enfance, je ne désire pas autre chose que d'en avoir reçu avant de mourir la révélation complète. Il me semble que vous êtes engagé dans cette découverte. (...) Cette découverte fait en somme le sujet de l'histoire du Graal. Seul un être

prédestiné à la capacité de demander à un autre « Quel est donc ton tourment ? ». Et il ne l'a pas en entrant dans la vie. Il lui faut passer par des années de nuit obscure où il erre dans le malheur, loin de tout ce qu'il aime et avec le sentiment d'être maudit. Mais au bout de tout cela, il reçoit la capacité de poser une telle question et, du même coup, la pierre de vie est à lui. Et il guérit la souffrance d'autrui.

LES VOIX

À ma question : *Y a-t-il des voix intérieures quand tu écris ou est-ce un acte totalement silencieux ?*

Tu me réponds ceci :

C'est un acte totalement silencieux. Je plonge comme dans le vide. Je fais le vide. C'est pourquoi j'écris au réveil, alors que, justement, les voix qui commenceront à piailler sont encore endormies, alors que la vie environnante ne s'est pas encore mise en branle. Je laisse monter ce qui émerge, quitte à le retravailler ensuite. Cette façon de faire m'amène à de surprenantes découvertes, éclairantes.

Cela me frappe, en relation avec la nuit, la nuit comme autre métaphore de la forêt. Tu émerges de cette nuit-forêt avec une mise en silence. Silence de voix humaines en tout cas. Voix humaines qui sonnent comme du « bruit » diurne, venant faire interférence à une voix plus profonde – une voie plus profonde... Hum, comme c'est intéressant !

Tu aimerais savoir ce qu'il en est pour moi... Re-hum...

Je dirais que l'écriture est loin d'être un acte silencieux ! Je me sens souvent comme une *Passeuse de mots*. Je me sens traversée par un grand concert de voix – des voix des personnes que je connais ou des voix mystérieuses venues du fond des âges. Il me semble que j'ai plus un profil de *dramaturge* que d'*écrivaine*.

As-tu lu *Siddhartha* de Hermann Hess ? Si oui, tu te rappelles peut-être les dernières pages, quand il est question du passeur et de sa capacité à

entendre toutes les voix des personnes qui ont traversé le fleuve. J'ai lu ce livre il y a une quinzaine d'années et cette métaphore m'a beaucoup marquée. Je m'y reconnaissais. Quand je serai chez moi – je suis en ce moment à Rimouski –, je retrouverai l'extrait en question.

Partant de l'idée que les mots, ce sont aussi de la matière, je me sens un peu comme une mosaïste ou plutôt une artisane : par l'écriture, je fais souvent l'expérience de tisser une immense courtepointe. Je relie les univers et ce faisant, j'en crée / j'en déplie de nouveaux pans, de nouvelles régions. Tiens, cela doit être *Araignée* qui me soutient dans cet acte créateur, elle est dans mon Totem après tout !

Pour revenir aux voix... beaucoup de murmures dans ma tête, dans ma vie. Comme de grands vents qui m'habitent. L'écriture permet de mettre du timbre aux chuchotements ! Passer de l'indistinct à l'intelligible.

Bon, je relis ce que je viens de t'écrire et on croirait que j'ai un côté schizophrène, ce qui n'est pas le cas. C'est le risque de passer par une certaine poésie pour s'exprimer... Mon expérience n'est pas que « j'entends des voix » que je traduis ensuite. Il n'y a pas de mots mais plutôt « une présence », une texture, un environnement. Ahlala, c'est difficile à décrire...

J'entends toujours de la musique dans ma tête, je suis du type « ver d'oreille ». Des musiques existantes ou des airs inventés. Peut-être est-ce un réflexe pour justement couvrir ces voix qui deviendraient trop envahissantes. Et quand j'écris, la musique cesse. Le silence arrive : les voix passent par un canal qui n'est pas sonore. Une sorte de synesthésie ? Couleurs et littérature, mais pas de sons. Pas de mots sonores. Et je crois toujours écrire pour que ces mots soient « dits ». Pour qu'ils retrouvent leur volume, leur timbre, leur tessiture. Des mots conçus pour être entendus.

Quelque chose comme ça...

LE VENT ET LE MOMENT PRÉSENT

Je suis assise dehors, chez Danielle à Rimouski. Il vente pas mal fort. Cela me fait penser à toi encore plus, à tes séjours prolongés aux Îles-de-la-Madeleine.

C'est intéressant de mettre cet environnement en rapport avec l'espace clos et dense de ta forêt. Au niveau de ta création, qu'est-ce que cela fait surgir en toi? Où va «la forêt» quand tu es exposée aux grands vents et aux espaces dénudés?

Je crois que je vais arrêter ici, bien qu'il y ait encore beaucoup de choses à déplier à partir de ce que tu m'as écrit. J'y reviendrai.

J'aime ça, beaucoup, me sentir en lien avec toi, chère Johanne. J'aime les espaces réflexifs que tu suscites. Merci d'être là. D'être toi!

Suzanne

5 juin 2023

Chère Suzanne,

Tu as le tour de m'amener à faire des liens, à creuser, à déplier, comme tu le dis si bien. Je t'en remercie tellement. Ça répond à un besoin que j'avais, mais que je n'aurais pas pu combler, du moins autant, sans ton apport. Et j'aime apprendre à mieux te connaître, à te suivre sur le chemin de ta réflexion.

Me sentir en lien avec toi

L'ŒUVRE ET LA FINITUDE

Pour répondre à ta question sur ma relation avec l'œuvre à faire / qui se fait / accomplie... Grosse question à laquelle je ne savais pas trop au début comment trouver le bout de ficelle pour l'aborder. J'ai commencé par la fin – justement –, par ton propos où tu parles de ta difficulté à finir quelque chose. J'ai souvent eu, moi aussi, de la misère à mettre un terme (je pense ici surtout à des projets artistiques). Je me suis sentie fréquemment éparpillée, avec la désagréable impression que les choses m'échappaient car je ne parvenais pas à conclure. J'ai trop d'intérêts divers, trop d'envies de connaissances. Comme quand j'ai fait mon inscription à l'UQAM en arts pour me rendre compte que tous les cours ne concerneraient que la pratique de l'art. Finis les cours en philosophie ou autres sujets pouvant m'ouvrir des horizons ! J'étais un peu effarée, j'avais l'impression que mon univers allait rétrécir. Fausse perception de jeunesse, car j'ai bien réalisé par la suite que je pouvais me faire de l'éducation permanente à vie ! Ce que je n'ai jamais cessé de faire d'ailleurs. Un voyage sans fin au pays de la connaissance et de la remise en question.

Alors, sans doute que de mettre un point final à un projet me donnait une impression de rétrécissement... Également, j'ai souvent eu trop de projets en branle sur la table de travail pour parvenir à me concentrer sur un seul. Plusieurs restaient en plan, avec une sensation décevante d'inachèvement. Je peux mieux apprécier aujourd'hui comment toutes ces expérimentations, car c'en étaient, n'étaient pas «perdues», bien au contraire. Elles n'avaient pas besoin de mener tout le temps à un produit fini pour m'apporter une expérience qui s'intégrait insidieusement dans ma pratique.

D'où peut bien venir cette soif boulimique qui, parfois, ne me laisse pas de temps libres ? Probablement cette importance du faire, acquise jeune, imprégnée du modèle environnant dominant, comme manière aussi de se faire aimer. J'y ai trouvé mon compte, non sans m'épuiser au passage.

Il y avait également une dose de perfectionnisme sous-jacent. Mettre un point final signifiait que j'ai atteint le maximum que je pouvais donner et j'avais de la difficulté à m'y résoudre.

Là où j'en suis rendue dans ma vie, j'en arrive, plus sereine, à me consacrer à deux pratiques : art vidéo et publication – que je parviens à faire aboutir. En écrivant ça, je ris aussi de moi-même ! Voyons donc ! À l'intérieur de ces deux pratiques, je m'ouvre à tellement de recherches, de pistes d'expérimentations que là aussi, je pourrais verser dans l'inachèvement. Ce n'est pas parce que cette « posture » n'est pas adéquate, au contraire. La vie est un inachèvement perpétuel que nous parsemons de petits cailloux remplis de nos rêves, projets, pensées, actions, amours. Mais si j'ai choisi de faire de l'art pour toucher les autres en passant par une production tangible, il faut bien diffuser ses réalisations à un moment donné.

J'ai trouvé un moyen de m'amener, parfois, à mettre un (temporaire) point final à un projet : souscrire à un échéancier, participer à un groupe de travail. Quoique, très récemment, j'en ai eu plus qu'assez de cette pression que je me donnais moi-même. Pus capable ! Avec le temps, j'aspire à plus de fluidité sans objectif précis. Sage décision, mais comme il m'en aura fallu du temps pour parvenir à une telle acceptation. J'ai fini par admettre que je ne pouvais tout connaître, toucher à tout et en plus réaliser des projets époustouflants. « Vieillir est un métier », comme écrit Daria Colonna.

Et j'en arrive à considérer ceci : l'apport de la technologie numérique, eh oui ! Le travail avec l'ordinateur offre la possibilité de modifier à l'infini, et facilement. Que ce soit en écriture, en montage vidéo ou en traitement d'images, il existe toujours la potentialité d'apporter des changements, des raffinements. Bien que je ne retouche souvent pas un projet soi-disant terminé, je reste avec l'impression que l'œuvre produite n'a pas nécessairement atteint son point final. Elle demeure ouverte. Illusion peut-

être, mais qui me convient très bien et satisfait mon besoin de laisser circuler des courants d'air.

(Et c'est bien vrai, ce que tu écris: qu'une seule et même quête guide les artistes. C'est ce que j'ai toujours pensé. Je l'ai déjà mentionné dans une autre correspondance¹⁴.)

UN AUTRE BOUT DE DÉPLIAGE SUR LA QUESTION DE LA NOIRCEUR

Je reviens sur ce que j'ai écrit la dernière fois, à propos de la noirceur. Des questions me hantent ces temps-ci. Pourquoi cette attirance? Et pourquoi vouloir créer avec plus de clarté? Pourquoi m'y obliger si je répète que je me laisse aller vers ce qui émerge, même malgré moi?

Je fais ici un détour dans le passé. Depuis longtemps, je suis attirée par tout ce qui est vampire, loup-garou et autres créatures du genre; je me suis beaucoup gavée de films d'horreur. Le tout a sans doute commencé par une peur enfantine. Quand j'avais environ 7 ans, j'ai dû tomber par inadvertance sur une scène du *Fantôme de l'Opéra*, celui en noir et blanc de 1925 avec Lon Chaney. Par la suite, tous les soirs, je voyais, passant sa tête par l'entrebattement de la porte de ma chambre, le visage de ce personnage lugubre qui venait me scruter. Est-ce cette terreur d'enfant que je cherche depuis à affronter et à comprendre?

Cette attirance pour la noirceur a fait du chemin... Regarde où ça m'a menée. J'en suis arrivée à formuler des considérations imaginaires, mais lucides, sur notre monde. En me penchant sur le contraste entre le jour et la nuit, j'ai développé ce concept d'inversion cocasse lors de la conception

¹⁴Voir la citation à la page 6.

de certains projets il y a quelques années (je suis allée relire ce que j'ai déjà écrit là-dessus) :

Les puissances supposément maléfiques (créatures diaboliques, loups-garous, sorcières, mort·es-vivant·es, etc.) sont en fait de notre bord, car elles s'opposent aux pouvoirs politiques et économiques, aux effets beaucoup plus dévastateurs. Elles ne cherchent pas à détourner l'humanité vers le « mal », mais plutôt à défaire cet ordre dominant qu'elles ne peuvent accepter sans réagir.

La nuit apparaît sécurisante face au jour cauchemardesque. N'a-t-on pas l'impression d'avoir affaire à une force occulte monstrueuse quand on considère les pouvoirs financiers qui contrôlent le monde à l'échelle planétaire de façon aussi inhumaine et détiennent des moyens démesurés pour parvenir à leurs fins (et des profits indûment grandissants) ? Ces puissances ont intérêt à publiciser négativement la nuit et son cortège de créatures ténébreuses afin d'aveugler de leurs lumières et de détourner des véritables causes d'oppression. Le « mal diurne » aujourd'hui est d'autant plus habile et impitoyable qu'il est impersonnel. Il échappe à toute emprise puisqu'il est difficile de pointer des responsables.

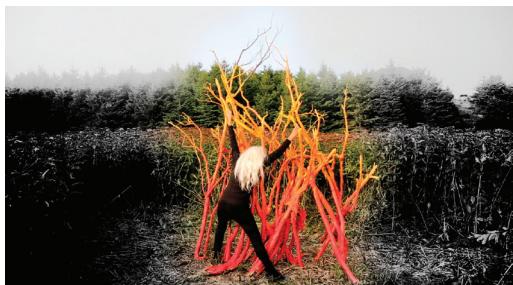
Ma « solution », issue de mes explorations artistiques et non préméditée, a été de proposer une réaction faisant appel aux forces nocturnes agissantes (notamment incarnées par la symbolique du loup). Alors que le jour nous accapare par toutes sortes de contingences extérieures, n'est-ce pas pendant la nuit – le moment pour les contes, le moment de se serrer sous les couvertures – que l'on revient à soi-même et que l'on peut puiser des énergies et stratégies pour la nouvelle aube ?

Ce qui rejoints ces mots, que je viens de découvrir, de l'artiste sud-africain William Kentridge dans *In Praise of Shadows*: « Le monde des ombres nous dit des choses au sujet de la vision, qui sont invisibles sous la lumière du soleil. »

L'enfant que j'étais ne craint plus les créatures de la nuit... En serait-elle devenue une elle-même ?

UN TERRAIN DE JEU À CIEL OUVERT

Tu me demandes ce qu'il en est de ma création quand je suis aux îles-de-la-Madeleine. Je dis souvent qu'à Montréal, je travaille en milieu clos, m'inventant des territoires fictifs. Tandis qu'aux îles, là, c'est le terrain de jeu à ciel ouvert. S'opère un renversement: je compose avec le paysage au lieu d'en créer un, j'évolue dans cet univers, j'utilise les matériaux naturels qui s'offrent (animaux ou oiseaux, en décomposition bien sûr, mon côté sombre!). Je profite des éléments (mer, rivière, grands espaces) que je ne peux retrouver en milieu urbain. Quelle aubaine quand même! Je peux faire des actions impossibles en atelier, comme, par exemple, jouer avec le feu! Eh que j'en ai brûlé des carcasses d'oiseaux! Un été, je me suis installée un petit studio en plein air, délimité par des panneaux, avec le soleil comme éclairage naturel. Ces deux lieux, urbain et insulaire, m'apportent par leurs différences un équilibre dont j'ai besoin, autant dans ma vie personnelle comme dans ma création: ouverture / fermeture, horizon / limites, extériorité / intérieurité.



Bon, je m'en vais respirer dehors, même si c'est juste dans ma cour pour le moment, et au plaisir de poursuivre avec toi cette conversation si prenante, si riche.

Johanne

5 juillet 2023

Chère Johanne,

Me revoici, après un mois, l'énergie me manquait pour entreprendre une lettre, mais je t'ai lue et relue plusieurs fois depuis ta dernière missive. Passionnante, encore une fois, dans ce que tu déplies, explores. Tes réflexions, tes pérégrinations me sont précieuses et me font voyager dans ma tête, dans mon histoire, dans mes expériences et dans mes observations du monde sensible.

CONNAISSANCE ET CONSCIENCE: COMPRENDRE LE MONDE

Cela me frappe, quand je te lis: ton rapport à la création est un acte puissant, une marche singulière pour comprendre plus loin, plus profond, ce territoire-monde. Comme tu le relates au début de ta lettre, tu as cette soif de connaissance et l'acte créateur est un chemin pour comprendre plus, mieux, avec tout de toi. «L'éducation permanente à vie», comme tu l'écris si bien, cela veut dire aussi bien vivre avec «l'incertitude», le doute, ou comme tu le nommes, les remises en question. Être dans un mouvement continu, sur un plan ou un autre. Le corps, le cœur, l'esprit, l'intellect. Et je me dis, comment pourrait-il en être autrement, puisque nous sommes des êtres vivants qui inspirons et expirons de la naissance à la mort, la cage thoracique qui s'ouvre et se ferme en continu, les vaisseaux, le muscle du

œur, les rivières à l'intérieur de notre corps, bref, tout de nous – en nous – palpite. Alors, quelle est la métaphore dans tout ceci ? Nos pensées, nos rêves, nos désirs, nos peurs, nos espérances comme un prolongement ou une figure de notre organisme¹⁵ ?

Connaissance... conscience... Deux mots qui se ressemblent, qui sont parfois pris l'un pour l'autre, et pourtant, leur distinction mérite toute notre attention.

Je pensais à l'approche praxéologique et la méthode de l'explicitation en te lisant, et cette idée développée par Pierre Vermersch¹⁶, Donald A. Schön (le praticien-chercheur) et plusieurs autres : la connaissance en actes. Il y a quelque chose que je sais, que je connais, qui s'actualise dans mes actes sans que j'en sois forcément (totalement) consciente. Et quand je déplie, à l'aide de la phénoménologie, je peux mettre des mots sur l'expérience, morceau par morceau. Je peux voir apparaître l'ombre et la lumière dans mes actions.

En tout cas, ce sont justement ces approches qui m'ont amenée à la maîtrise en 2009, parce que je les trouvais tout à fait à propos pour approfondir la démarche créatrice. Pour comprendre ce que je fais, comment je le fais. Pour mieux voir ce qui est à l'œuvre en moi. Pour me voir à l'œuvre. Pour voir plus clair autour de moi¹⁷. Des heures de plaisir !

¹⁵ Et évidemment, on pourrait se demander ce que cette période historique contient « en nous », dit de nous, une période que plusieurs nomment pyrocène...

¹⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=ISQKNR7ljgI>

¹⁷ Suzanne Boisvert, *Créer, penser et aimer sans réserve : autoportrait d'une pratique radicale et recherche création en communauté*. Mémoire, Université du Québec à Rimouski, Département de psychosociologie et travail social. [https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/1075/1/Suzanne_Boisvert_fevrier2016.pdf](https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/1075/)

Quand tu écris :

Là où j'en suis rendue dans ma vie, j'en arrive, plus sereine, à me consacrer à deux pratiques : art vidéo et publication – que je parviens à faire aboutir. En écrivant ça, je ris aussi de moi-même ! Voyons donc ! À l'intérieur de ces deux pratiques, je m'ouvre à tellement de recherches, de pistes d'expérimentations que là aussi, je pourrais verser dans l'inachèvement.

Certes ! Mais il y a quelque chose d'autre, il me semble, dans cette intuition que tu as suivie. Que j'aurais envie d'appeler un désir de *rapatriement*. Cela te parle-t-il ? L'interdisciplinarité ou la transdisciplinarité s'explique souvent dans le long terme d'une pratique singulière, dans une prolifération d'espaces et de médium. C'est le laboratoire, le creuset pour l'artiste-alchimiste, si je peux m'exprimer ainsi. Ou son *dojo*. Mais ce ne sont pas tant les œuvres qui sont transdisciplinaires, ce sont les artistes. Et le désir d'utiliser tous ses brins pour créer une longue tresse de temps, cela permet de ramener, de fédérer, de *rapatrier* tout de soi dans un *unique*. Dans *un*. Évidemment, on pourrait souligner la dimension *hologrammatique* : dans cet *unique*, on peut retrouver le *tout*. Bon, ce que je tente de cerner ici, c'est la quête de concentration que je sens chez toi, dans ce que tu exprimes ici : comme de revenir au corps (création), à la maison. Le *cosmic giggle* dans tout ça, c'est qu'en revenant à la maison, en soi, on retrouve le monde, dans sa diversité, sa dispersion, son éclatement ; tous ces atomes de « non-moi en moi », ces milliers, millions d'atomes de non-moi qui ont trouvé refuge à l'intérieur de moi, qui constituent mon corps, comme un grand navire de chair accueillant la transhistoire du vivant. Mais le corps contient (en tapant, j'ai fait une coquille : le corps continent), dans tous les sens du terme, l'expérience. La rend possible.

Une autre fenêtre dans ta lettre : tu écris que tu as choisi de faire de l'art pour toucher les autres. Je me suis demandé si tu faisais une nuance entre « toucher » et « rejoindre » ?

CRÉATURE NOCTURE... CRÉATURE DIURNE

Oh ! Comme c'est intéressant ce que tu écris, décris, autour de la noirceur, la créature qui vit la nuit – la monstresse, dirait Suzanne Valotaire – comme figure subversive de l'ordre établi. Très porteuse cette idée ! Serait-ce donc que tu souhaiterais sortir la créature de la nuit pour la faire apparaître en plein jour ? En fait, n'est-ce pas déjà ce que tu fais par la pratique créatrice, une inscription pleine lumière dans la Cité ?

Et si tu dépliais ce «créer avec plus de clarté» ? Il me semble qu'il y a beaucoup de niveaux dans ces simples cinq mots ?

Oh ! Ce formidable : *L'enfant que j'étais ne craint plus les créatures de la nuit... En serait-elle devenue une elle-même ?*

UN TERRAIN DE JEU À CIEL OUVERT

Très intéressant ce que tu me relates à propos de ton terrain de jeu à ciel ouvert des îles versus ta grotte urbaine. Cela m'évoque deux types de regards, d'attention : aux îles, tu deviens partenaire à ce qui s'offre à toi, et la condition est donc une extrême attention à ce qui t'entoure. En ville, dans ton atelier, où tu inventes des mondes, ton regard et ton attention sont tournés vers l'intérieur. L'une et l'autre de ces postures te permettent «des impossibles». J'adore cette façon de nommer : je peux faire des actions impossibles. Il me semble que cela a une grande incidence sur la vie, sur le quotidien, sur l'éclatement de ce que l'on pense impossible. En fait, sans doute influencée par mes relectures sur l'univers des haïkistes¹⁸, une incidence sur la notion même de «réalité». Dans le livre de Atlan et Bianu, parlant du haïkiste :

¹⁸ La formidable préface de Corinne Atlan et Zéno Bianu, «Le sublime au ras de l'expérience» dans leur *Anthologie du poème court japonais*, édition NRF Poésie/Gallimard.

*Le haïkiste semble photographier, enregistrer (...) un simple rien, mais dont l'éclat irradierait sans trêve. Il ne conçoit pas, il découvre. Il met la focale au point sur ce qui est là, maintenant, inépuisable dans l'éphémère – non pas une essence, mais une dynamique, une énergie. Loin d'être asservi par un quelconque point de vue, il cherche un point de vision – un nouvel angle. Qui sait, au fond, si le monde vu par un papillon n'est pas plus réel que le nôtre, semble-t-il demander avec insistance, en écho à la célèbre méditation de Tchouang-tseu *?*

** Questionnant le peu de réalité de la «réalité», Tchouang-tseu s'interroge en abyme: «ai-je rêvé d'un papillon, ou suis-je le rêve d'un papillon – à moins que le papillon n'ait rêvé de moi qui rêvais de lui, ou aurais-je rêvé d'un papillon qui rêvait de moi rêvant d'un papillon?»*

JUILLET DANS LE BAS-DU-FLEUVE

Je suis présentement à Rimouski, depuis presque deux semaines et j'y serai sans doute une partie de l'été. En attente, en fait – j'attends des nouvelles de mon dentiste pour une suite de traitements qui ne me plaisent pas du tout, mais bon... j'ai entrepris mon deuil il y a plusieurs années !

Pour habiter ce temps d'attente, j'ai amorcé le travail autour de ce texte qui me fait peur, dont je t'ai parlé, ce projet de podcast à partir d'une œuvre de Danielle (Boutet). Être dans le *faire*, dans l'action repousse la peur. Et c'est intéressant de constater que ma vulnérabilité physique nourrit «naturellement» l'interprétation du texte.

Je poursuis – ponctuellement – mes *open studios* avec mon amie marseillaise. Le dernier, en présence cette fois (une première, profitant de sa visite en sol canadien. Depuis trois ans, nous faisons ces rencontres via Skype puisque Céline habite Eindhoven, en Hollande). Nous sommes parties dans l'exploration avec comme amorce, un haïku de Buson :

*La bourrasque a cessé
Une souris
Traverse le courant*

Je te laisse avec les mots qui me sont venus :

*Traversé par le vent, mon corps-maison
Portes et fenêtres ouvertes à tous les temps
Températures, intempéries et autres récits d'aventures
Vieille maison sur vieille montagne à gravir
Hokusai dans mon esprit aujourd'hui
Japon éternel dans mon imaginaire
Je me sens comme un vieux paysan dans une estampe
Gravissant lentement la pente
Son chapeau de paille enfoncé sur les yeux
Les sandales devenues inutiles sur les pierres arrondies
Paysan aux pieds nus, déchaussé dans le vent
Enfoncé dans le bleu de Prusse et le papier de riz
Étrange ce sentiment, ce tiraillement entre se sentir exister
Et se sentir ensevelie dans une œuvre qui n'est pas moi
Pas de moi
Impression fugitive, il est vrai
Qui me rappelle un autre haïku*

En fait, cela me rappelait la méditation de Tchouang-tseu !

**Je te souhaite un doux été dans ton terrain de jeu préféré !
Je t'embrasse,
Suzanne**

Habiter à temps d'attente

Début juillet – début août

Chère Suzanne,

Je te reviens, après une période un peu intense, concentrée sur la réalisation de cette œuvre vidéo (mini-installation en trois tableaux) présentée dans le cadre d'une expo collective ici aux Îles. Vernissage passé, deux jours après mon arrivée, ouf!, et le temps ensuite de me déposer en regardant les vagues dans leur constance apaisante (par ailleurs, je lis ces temps-ci *Les vagues* de Virginia Woolf), et après une semaine de visite familiale, je poursuis cette correspondance qui m'est chère (avec cette lettre commencée à Montréal et terminée aux Îles un mois plus tard).

COMPRENDRE LE MONDE...

Il me vient à l'esprit ceci. Pendant longtemps, plus au début de ma pratique – et je l'ai répété même lors de nos émissions de radio (quand ESSE animait *Les mauvaises langues* à CIBL) –, je répondais à la question : « Pourquoi je fais de l'art? » par cette courte phrase choc : « Parce que le monde est pourri! ». Ces quelques mots, sans plus, dont je m'enorgueillissais, me donnaient une sorte de validité, d'identité. Je savais bien d'où ça venait. Une réaction viscérale à un milieu familial qui teintait ma vision du monde. Un monde sur lequel je reportais la colère que je portais en moi – bien qu'il la méritait, avec son lot d'iniquités. En fait, je ne me le suis expliqué que plus tard. N'empêche que cette vision n'était pas faussée. Elle englobait toutes les injustices dont je prenais connaissance et qui me choquaient. Elle alimentait une colère essentielle pour passer à l'action, développer des projets abordant des enjeux sociaux et cherchant à y remédier (à ma mesure), fonder Engrenage Noir et son optique d'inclusion sociale.

Évidemment, je m'informais, avide de comprendre l'étendue des dégâts (l'éducation permanente à vie, n'est-ce pas ?). Et je créais d'une façon, avec le recul, que je considère quelque peu forcée, même didactique. Je ne pouvais m'empêcher d'inclure dans mes réalisations des informations reflétant mes préoccupations sociopolitiques, sans jamais négliger toutefois l'aspect esthétique. J'avais l'impression que cela me constituait, était le moteur de mon essence créatrice. Comme une révolte adolescente qui s'était étendue à tout ce qui m'entourait, au monde entier. Durant tout ce temps, je ne m'occupais pas tellement de ce que je ressentais sur le plan personnel ou ne trouvais pas nécessaire de parler de moi, pas digne d'importance à cause des priviléges dont je bénéficiais.

J'écris ces réflexions au passé... ai-je changé ? Bien, on change toujours, on s'ajuste. Surtout quand des circonstances nous y forcent ou plutôt quand je profite des circonstances pour me réajuster (dans mon cas, l'avertissement envoyé par le cancer, que j'ai choisi de prendre au sérieux). Celles-ci m'ont amenée à me regarder, à écrire sur ma vie... Et j'ai dû, et eu envie, de reconsidérer ma vision du monde. Comprendre d'où elle venait. Me demander si je perdrais de mon identité si j'atténuais cette vision. Allais-je évacuer mon indignation et devenir « fleur bleue – tout le monde il est gentil » ? Sur le site d'Engrenage noir, nous avons écrit : « Noir – pour ne jamais perdre de vue qu'on ne vit pas dans un conte de fées ; s'afficher en couleurs signifierait donner notre accord avec la manière dont le monde tourne. »

Je me suis rassurée là-dessus depuis. Je suis revenue à ma pratique personnelle avec une approche différente (moins forcée) qui intègre mes expériences passées et avec la certitude que les préoccupations qui continuent de m'imprégner se reflètent dans mon travail, d'une manière plus naturelle et sensible. Mais notre environnement reste quand même intolérable. Je m'étonne encore comment je peux à la fois être heureuse et sereine tout en étant consciente de l'état déplorable du monde qui

m'entoure. Aujourd'hui, je suis plus portée à répéter: «On vit dans un monde de fous!» avec les conflits meurtriers incessants, les tracas liés à la technologie envahissante, les délires sur les réseaux sociaux, etc. C'est aussi pourquoi j'ai été attirée par ce livre de Véronique Dassas, *Chronique d'un temps fou*.

Alors, pour répondre à ta question: «toucher ou rejoindre»... je n'avais pas pensé à cette nuance. Peut-être qu'avant (on dirait que je fais une coupure, mais je considère plutôt que c'est le flux de la vie qui parfois amène des remises en question), je cherchais à «rejoindre» pour aborder des sujets sociopolitiques alors que maintenant, je pense plutôt à toucher (et me toucher moi-même par la bande). Ça me rappelle ce principe d'Engrenage Noir: intervenir au moyen de l'art, car il permet de toucher des cordes sensibles davantage que le font des pamphlets ou des discours, aussi percutants soient-ils.

CRÉER AVEC PLUS DE CLARTÉ POURQUOI DONC AI-JE ÉCRIT CES CINQ MOTS?

Je demeure encore un peu perplexe face à mon attirance naturelle vers la noirceur. Avec ces mots, j'exprime cette impression persistante que la noirceur me permet de me cacher, de ne pas trop me dévoiler. Par crainte qu'en augmentant le niveau des projecteurs, je mette en lumière des aspects personnels moins agréables. Ou que je ne parvienne pas à communiquer mes émotions, mettre des mots (des images, des atmosphères) sur mes ressentis. L'impression aussi de patauger dans des sentiments qui continuent à me gruger. Pourtant, je suis en général très bien dans ma peau, sans être particulièrement tourmentée ou anxieuse.

J'ai aussi cette envie d'offrir des visions inspirantes. Nous vivons à une époque où, peut-être plus que jamais, il importe de proposer des

«solutions». J'ai déjà titré un projet d'installation vidéo: *Page blanche à la recherche d'ébauches audacieuses pour aubes snoraudes*. Une idée de paysage ouvert aux possibles, telle une page blanche. Je m'étais efforcée de rester dans une atmosphère toute blanche... je m'aventurais dans une zone nouvelle pour moi...

Mais en même temps, je ne veux pas tomber dans un idéalisme qui ne me correspondrait pas. Cette crainte n'est pas justifiée, je ne pourrais pas me renier, c'est sûr! Et je ne peux cesser d'être préoccupée par le sort de notre monde en déclin terminal. Peut-être que je ne souhaite pas projeter une image rebutante qui m'empêcherait de «toucher» les autres. Les mots récents d'une amie me réconcilient avec mes bibittes: «Par ton travail artistique, tu nous amènes dans des zones inexplorées pour la plupart d'entre nous. Ça brasse, mais c'est essentiel.» Je sais bien aussi que la noirceur est riche de possibilités à découvrir, de coins sombres à explorer. La lumière crue ne laisse aucune place à l'imaginaire. Ces possibles m'attirent irrésistiblement. Je ne veux pas aller contre cette attirance.

Pour le vidéo¹⁹ *Une minute de blancheur... juste avant*, j'avais débuté avec une installation de papier blanc que j'avais progressivement modifiée en rouge, puis en noir au final. À quelques occasions et lors d'une présentation publique de ce vidéo, j'avais mentionné que j'aimerais un jour inverser cette proposition: partir du noir pour finir par le blanc – une vision qui serait plus positive et encourageante (quoique j'avais intégré une petite lueur dans l'ouverture noire à la fin de ce vidéo). Je tentais d'exprimer que si je souhaitais proposer une vision inspirante, cette inversion me semblait plus appropriée. En fait, je me lançais un défi difficile et à l'encontre de mes penchants naturels...

¹⁹ Bien que l'usage privilégie le féminin pour désigner cette discipline à l'écrit, j'ai adopté une approche différente : LA vidéo pour parler de la pratique en général, et LE, UN ou MON vidéo lorsqu'il s'agit d'une œuvre spécifique. En revanche, à l'oral, le masculin est couramment employé.



Et en même temps, j'en propose des «solutions» dans mes projets qui suivent le cours de mes explorations créatrices. Je ne pars jamais avec cette intention, mais une fois réalisés, même dans le cas de projets non acceptés, je me surprends moi-même avec les idées farfelues que j'ai élaborées et qui pourraient bien mener à des réflexions pertinentes. J'en arrive (quasiment à mon insu) à suggérer symboliquement une ébauche de solution face à la crise écologique, éloignée des informations factuelles, pour plutôt dériver dans des propositions qui font appel à l'imaginaire. Faire vivre une expérience sensible, touchante et troublante. Ouvrir sur une attitude à développer. Je crée des environnements où la présence humaine fait corps avec un univers en dissolution et tente de s'y adapter pour mieux agir.

Il reste que, comme artiste, je trouve que c'est un grand défi que de surmonter le constat de notre monde qui se détériore et de créer de nouvelles histoires pour envisager l'avenir. À ce moment de notre parcours



collectif, il est important de construire des fictions évocatrices, d'imaginer des modes de vivre ensemble contagieux, autres que ceux centrés sur la rotation de la machine économique.

DES HAÏKUS?

Tu termimes en mentionnant l'univers des haïkistes, et il m'est venu à l'esprit de réaliser des haïkus vidéos. J'aime l'idée. Depuis, je collecte des fragments de réalité dans mon terrain de jeu. À suivre...

J'espère que ton été te caresse de sa douceur et te fait oublier tes douleurs,
Johanne

Faire Vivre une expérience

30 août 2023

Chère Johanne,

En te lisant et en te relisant, mon esprit s'est pris à divaguer sur ce que permet le chemin de traverse qu'est la pratique artistique.

AUTOUR DE LA COMPLEXITÉ OU UN ART DELTA

Dans un esprit biophile, poétique, écosystémique – plutôt qu'égocentré –, la pratique artistique permet d'explorer, de vivre, de créer AVEC tout le clair-obscur imaginable... et que l'on trouve dans le réel complexe où nous respirons. Cela me rappelle un texte important de Sandra Laugier, autour du *care* (*L'éthique comme politique de l'ordinaire*) :

Le care, en suggérant une attention nouvelle à des détails inexplorés de la vie ou à des éléments qui sont négligés, nous confronte à nos propres incapacités et inattentions, mais aussi à la façon dont elles se traduisent ensuite en théorie. L'enjeu des éthiques du care est épistémologique en devenant politique : elles mettent en évidence le lien entre notre manque d'attention à des réalités négligées et le manque de théorisation (ou, de façon plus directe, le rejet de la théorisation) de ces réalités sociales « invisibilisées ». Il s'agit alors de renverser une tendance de la philosophie – de chercher non à découvrir ou dévoiler l'invisible, mais à voir le visible, comme le suggèrent aussi bien Foucault et Wittgenstein : de passer, de la tentative et tentation de découvrir les enjeux cachés dans les représentations collectives et publiques, à la volonté simple de voir, par une attention nouvelle, ce qui est devant nous, tous les jours. L'injustice n'est pas calculable, ni cachée, elle est là, et crève les yeux. On revient à l'attention au détail qui est revendiquée chez Wittgenstein, une source de ces éthiques contemporaines²⁰.

²⁰ <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2009-2-page-80.htm>

Ce que tu me racontes de ton long parcours de créatrice reflète bien cela, il me semble. Et me fait penser, d'une certaine façon, au processus d'individuation tel que décrit par Jung et ses disciples. Je veux dire par là que la trajectoire relie l'extérieur et l'intérieur jusqu'à ce que la fine ligne de séparation – ou ce que nous ressentons comme telle – s'évanouisse dans le vent avec les samares !

Devenir SOI, n'est-ce pas devenir MONDE, incarner le monde, le TOUT-MONDE dirait sans doute Édouard Glissant. Puisque le TOUT-MONDE m'habite, me traverse, me constitue. Plus j'avance en âge – plus j'ai avancé en âge –, plus je m'agrandis de cette conscience/connaissance/ressenti. Et pour revenir à tes mots, plus je deviens habile dans le clair et l'obscur, comme chemin suggérant une marche ininterrompue entre des pôles. Ces pôles sont en moi, pas juste devant mes yeux médusés !

Même si les mots implacables de Marguerite Duras me reviennent souvent en tête – *Que le monde aille à sa perte, c'est la seule solution* –, ce ne sont pas ces mots qui motivent mon action créatrice – créatrice dans le sens éclaté du terme, dans le sens de l'art, mais aussi de l'éthique et de l'ordinaire. Je dirais que j'ai neuf phrases-clés qui m'ont donné du cœur à l'ouvrage depuis une quarantaine d'années :

Celle de Martin Luther King: *I have a dream*

Celle d'Aldous Huxley: *[Il est plutôt embarrassant de s'être occupé toute sa vie du problème humain et de ne trouver finalement à dire que:] Essayez d'être un peu plus gentils*

Celle de Thich Nath Hanh: *Are you sure?*

Celle de Jésus: *Aimez-vous les uns les autres*

Celle de la prière du cœur des Orthodoxes: *Seigneur Jésus, aie pitié de moi*

Celle de Simone Weil: *Il est temps de cesser de rêver à la liberté et de commencer à la concevoir*

Celle de Monique Witting: *Souviens-toi, fais un effort pour te souvenir, ou à défaut, invente*²¹

Celle de Spinoza: *Bien faire et se tenir en joie*

Enfin, le titre d'une nouvelle de la merveilleuse Mireille Best: *Une extrême attention*

Quand je contemple ces phrases ce matin, elles me parlent ou plutôt elles m'évoquent principalement deux choses: l'imagination (l'imaginaire) et la réflexivité; l'esthétique et l'éthique; l'aura des mots (comme dirait Nicole Brossard), des pensées, des actions comme cette flèche, son trajet et sa cible dans l'art du tir à l'arc zen.

Et je reviens au terme de *biophilie*: Mary Daly (dans *Gyn / Ecology. The Metaethics of Radical Feminism*), dans les années 1980, utilisait ce terme fort pour l'opposer à la nécrophilie de la culture patriarcale dominante. J'ai tout de suite adopté ce terme, car il faisait tellement image; cela résonne fort en moi. Et je l'utilise souvent quand j'enseigne ou que j'anime des groupes.

Biophilie contient toute la grâce et la rudesse du monde «naturel», c'est loin d'être «fleur bleue» ou «Walt Disneyen». Le vivant n'est pas chose extérieure à moi, entité séparée de moi, que je contemple quand je vais dans la forêt comme une exposition que je visiterais. Le vivant n'est pas un bien meuble ou une œuvre d'art que je peux acheter, vendre ou visiter quand je vais au musée. Ce qui palpite en moi, c'est ce à quoi je peux me connecter pour incarner, pour éprouver ce VIVANT auquel j'appartiens et auquel je participe. La militante pour la paix Peace Pilgrim disait: *We are cells in the same body of humanity*²². Tiens, cette phrase aussi m'accompagne depuis longtemps.

21 L'extrait au complet se lit comme suit dans *Les Guérillères*: «Tu dis qu'il n'y a pas de mots pour décrire ce temps, tu dis qu'il n'existe pas. Mais souviens-toi. Fais un effort pour te souvenir. Ou, à défaut, invente.»

22 «Nous sommes tous des cellules du corps de l'humanité» dans *Sa vie et son oeuvre dans ses propres mots*: <https://www.peacepilgrim.org/translations>

Bref, j'aime beaucoup comment tu abordes la question sous l'angle de la lumière et de la nuit, dans tes textes et tes œuvres. Il me semble qu'il y a quelque chose de l'*anima mundi* qui te traverse. Au fil des années qui passent, on dirait que tu es devenue LA CRIATURA dont parle Clarissa Pinkola Estés dans un de ses contes, LA LOBA²³.



Parlant de CRIATURA, as-tu vu passer l'article du *Devoir* de samedi dernier sur cette fascinante artiste japonaise, Hatis Noit? La connais-tu? Son clip autour de sa pièce AURA devrait t'intéresser²⁴.

GRIBOUILLAGES

Je continue ma démarche de guérison – de convalescence – après l'événement plutôt traumatisant du 1^{er} août dernier. Prochains épisodes dentaires prévus, le 11 septembre (!) et 11 octobre. Et toi, puis-je te demander comment tu vas?

Il y a deux semaines, j'ai commencé un nouveau carnet que j'ai intitulé GRIBOUILLAGES POÉTIQUES. Petit carnet de convalescence. En exergue: *peut-on jamais guérir du chagrin?* Un carnet léger comme une plume (ou presque), de dimension moyenne, les feuilles sont souples mais trop minces pour que j'y joue avec des encres ou d'autres médiums mouillés (comme

²³ <https://www.aucoeurducercle.fr/la-loba-clarissa-pinkola-estes/>

²⁴ https://www.youtube.com/watch?v=6uAn0VA_7kg

j'aime le faire). Cela m'oblige à trouver « autre chose », une autre façon de consigner écritures et dessins. Plutôt que dans des carnets séparés : c'est mon petit clin d'œil au *Carnet d'or* de cette chère Doris Lessing !

Je voyage léger.

J'ai décidé, en revenant du dentiste, le 1^{er} août, de prendre une pause d'enseignement cet automne et de me consacrer à ma « remise à niveau énergétique ». Cela me fait tout drôle de ne pas être dans « la rentrée » universitaire, de savoir que j'ai quelques mois devant moi sans avoir la charge d'un groupe, sans accompagnement prévu, sans charge mentale. Cela fait longtemps que cela ne m'est pas arrivé et je compte bien en profiter pleinement – c'est d'ailleurs commencé !

Au centre de mon automne, écrire ce texte que je tarde à commencer, autour du thème : la classe comme atelier ; continuer notre correspondance, qui me tient beaucoup à cœur ; enfin, je fais partie d'un groupe de réflexion et de travail du programme EPA (étude de la pratique artistique de l'UQAR) : après plus de 10 années d'existence, le temps des bilans est venu et le temps de contempler l'avenir devient de plus en plus urgent, considérant la nécessaire relève du corps enseignant. Une belle quête de vision(s) en perspective. Ce type de contributions me plaît et m'intrigue. C'est aussi un espace créateur !

AUTOUR DES HAÏKUS ENCORE

Wow ! Tu m'intrigues avec tes haïkus filmiques ! Dis-m'en plus, si tu en as envie.

En ce qui me concerne, deux haïkus m'habitaient dernièrement, les deux de Kobayashi Issa :

*Tuant une mouche
J'ai blessé
Une fleur*

*Un coquelicot à la main
Je traverse
La foule*

J'ai écrit ce petit texte, en résonance:

*Un pas à la fois
Gauche droite avant derrière
Une rivière humaine que je peine à reconnaître mienne
Mais...
Quand mon cœur désespère de ressentir
Quand mes yeux n'arrivent pas à se détendre
À rester tranquilles
Quand mon pouls s'accélère sans que je n'y puisse plus rien
Quand mes poumons s'impatientent de recevoir quelque chose de pur et de vent
Quand le bas de mon dos crie sa douleur perçante et cruelle
Quand ma gorge se serre aux souvenirs et aux lendemains qui ne fredonnent même pas une chanson
Je m'en remets à mon coquelicot
Celui si doux que je tiens à la main
Fragile velouté rouge végétal
Flore faisant voltige et fête
Fidèle à l'Esprit auquel il appartient
Auquel j'appartiens
Les pétales sont fripés et parfaits
Sweet reminders
Beloved
J'APPARTIENS AUX PAS QUE JE FAIS*

Bon, je m'arrête ici.

Danielle, chez qui j'habite à Rimouski, vient de revenir avec un petit livre que je veux absolument lire: *Résister au désastre*, un dialogue entre Isabelle Stengers et Marin Schaffner, postface d'Émilie Hache:

Ce qui nous attend n'est pas un big flash, une fin du monde brutale et instantanée. Non, quoi qu'il arrive, ça va se déglinguer pendant des siècles. Alors ma question est: que peut-on fabriquer aujourd'hui qui puisse éventuellement être ressource pour ceux qui viennent²⁵?

Il me semble que cela a rapport avec nos propos, non?

Je t'embrasse, ma chère Johanne et au plaisir de te lire...
Suzanne



²⁵ Résister au désastre, Wildproject. Un dialogue entre Isabelle Stengers et Marin Schaffner.

20 septembre 2023

Chère Suzanne,

Je suis étonnée de constater à quel point tu m'amènes à fouiller et explorer ma pratique, mes expériences de vie. À chaque fois, je me demande ce que je pourrais bien ajouter d'autre et ça coule toujours, facilement. Merci à toi, tes réflexions pertinentes et tes références inspirantes !

CHANGEMENT DE POSTURE

Grâce à cette écriture / réflexion que tu m'amènes à explorer, je me rends compte que je suis devenue plus unifiée, «avec». Ce n'est plus le monde vs moi, en antagonisme, en colère, poings levés prêts à défaire des dragons monstrueux (dans le sens de mesquins, de destructeurs, d'avides de profits). C'est maintenant plutôt le monde que j'intègre en moi. Je fais partie de ce monde que j'habite. Je ne subis pas, je ne fais pas juste encaisser ses turpitudes. Cela m'assure une position plus confortable, sereine.

Ce changement de posture représente un cheminement important – et je me rends bien compte, avec le recul et cette «nouvelle» compréhension, que ces œuvres que j'ai créées récemment, même si je ne les conceptualise pas à l'avance, procèdent de cette intégration.

Ah tiens donc ! moi qui insiste tant ces temps-ci sur cette notion d'intégration ! Je l'envisageais davantage comme la manière dont des disciplines artistiques peuvent s'amalgamer, comment le dessin peut se faufiler en vidéo, comment l'image et le texte peuvent se jouer dans un même livre d'artiste – et j'ai fait de cet intérêt le filon de mes récents écrits de blogue. Ce désir d'intégration découlait-il de ma posture qui a changé au fil des années ?

Je reste indignée, certes, mais je fais partie de ce monde, pas détachée, à côté, en opposition, ni non plus au-dessus. Moins porteuse de jugements. Et c'est peut-être ainsi que je peux apporter ma contribution, aussi symbolique soit-elle. Je réalise bien – surtout dans mes vidéos récents et mes projets en cours – que je me suis mise à incarner des créatures hybrides, comme si la nature, la forêt, envahissaient mon corps. À mi-chemin entre l'humaine et la végétale. J'ai envie de scènes en nature (réelle ou fabriquée) dans lesquelles je cherche à me confondre avec les éléments. J'ai le goût de me frotter à des arbres, de me rouler dans la mer, dans les dunes, de ramper dans les champs, perdue dans une immensité. Je me rends compte que, imprégnée (évidemment, même si presque à mon insu) de la crise écologique que nous vivons, j'y réponds en me fondant dans le vivant, pour mieux le comprendre peut-être. Je m'y «intègre». Comme dans le vidéo *Décharnement* – tout de même tordu! –, où une étrange transformation de mon corps l'assimile à une nature devenue famélique.



Faire corps avec le dérèglement est le titre du projet vidéo présenté cet été. Il découle d'un projet d'installation vidéo élaboré en atelier. Il représente bien cet engagement que je prends de m'unir, de vraiment «faire corps avec», d'embrasser ce qui m'entoure, bravement, pour... mieux comprendre, mieux agir? Mes propositions demeurent de l'ordre du symbolique, mais permettent de décoller du terre-à-terre, d'entrevoir une façon différente d'interagir avec le vivant. C'est le point de départ, le regard nécessaire pour envisager la suite des choses. Une meilleure intégration qui peut-être nous viendra en aide.

À la suggestion de ma librairie ici aux Îles, je lis en ce moment *Manières d'être vivant: enquêtes sur la vie à travers nous* de Baptiste Morizot. L'auteur parle de la crise écologique comme d'une crise de la sensibilité, une crise de nos relations au vivant (et cela inclut toutes les formes de vie): «Un appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant». Et appelle à une transformation de nos manières d'habiter en commun. Ces réflexions me parlent. Elles rejoignent sans doute ce livre que tu me mentionnes, *Résister au désastre*. Ah ces penseurs et penseuses qui se penchent avec intelligence et empathie sur notre monde actuel et sa crise environnementale à laquelle nous n'échappons pas.

UNE LOUVERIE POUR MIEUX VIVRE

Et je fais plein d'autres liens... Dans *Manières d'être vivant*, l'auteur suit la piste de loups pour étayer ses réflexions. Et toi, tu me parles de La criatura. Et moi, pendant des années (depuis 1996 en fait), j'ai fait largement appel à la symbolique du loup! Celui-ci, d'abord compagnon et complice, est devenu symbole de réappropriation de ma nature pulsionnelle, instinctive. J'ai déjà écrit: «Sombre et animal: voilà les qualificatifs des outils nécessaires pour survivre dans notre société». Pour accompagner certains projets, j'ai également composé des fictions avec des personnages-bêtes louves bienveillantes et courageuses.

Ce qui me réjouit le plus, c'est que je n'ai découvert le livre de Clarissa Pinkola Estés que bien plus tard ! L'autrice confirmait ce que j'avais formulé « instinctivement », c'est le cas de le dire ! J'emploie d'ailleurs encore, à l'occasion, ce surnom de Joduloup.

Et merci de me faire connaître Hatis Noit. Cet article m'avait échappé. Quelle découverte ! Une belle louve à la voix fascinante ! L'autre jour, en kayak, j'ai croisé un groupe de loups-marins qui gémissaient et hurlaient dans la brume. Un p'tit moment de frémissement...

DES HAÏKUS VIDÉO ?

En lisant ta dernière correspondance, c'est une idée spontanée qui m'est apparue évidente et nécessaire, et à laquelle je veux rester fidèle. Je réalise bien sûr que je ne suis pas la seule à l'avoir eue. Mais pour moi, ce concept demeure nouveau en ce sens que d'habitude, je crée, construis, développe, invente. Là, je collerais au réel (je ne dis pas qu'il n'y aura pas de petites manipulations...). Cela change mon rapport à l'image : c'est le réel qui me guidera, à partir duquel j'élaborerai.

Depuis cet effleurement, je collectionne les courts vidéos de scènes, de détails qui accrochent mon regard. Et moi qui ai toujours été attirée par les gros plans, à la limite de l'abstraction, je m'en donne à cœur joie. Et c'est spécial que cette posture rejoigne la citation que tu as mise au début de ton dernier texte : « une attention nouvelle à des détails inexplorés de la vie » ...

Il s'agit d'un défi pour moi, je ne m'en cache pas – comme m'avancer davantage dans la lumière. Ce défi qui m'interpelle va sûrement m'amener à travailler différemment. Je verrai ce à quoi il va me mener. Pour le moment, j'envisage de courts vidéos de trois séquences fluides, pas de mots sauf un titre.

Je me demande si cette idée de haïkus vidéos, en lien direct avec le réel, ne découle pas également de mon désir d'intégration. Je ne pense pas arrêter de créer des univers personnels, en atelier fermé, j'aime trop plonger dans ma noirceur. Mais il y a peut-être là une recherche d'équilibre. Tout comme mes deux lieux de résidence m'apportent un contrepoids essentiel. Urbain et insulaire. Clos et ouvert. Sans ou avec horizon devant soi. En ville, milieu grouillant et interférant, je me réfugie à l'intérieur. Aux îles, j'arpente l'extérieur, connectée aux éléments, très dépendante de la météo (je l'avais déjà exploré avec le vidéo *Débusquer le paysage*). Il n'est donc pas surprenant que ces deux milieux m'orientent vers des types de production différentes.

UN AUTOMNE À DÉCOUVRIR

Je ne sais pas exactement ce que tu as vécu de traumatisant, mais ça semble avoir été assez pénible. Je connais deux personnes, à part toi, qui se retrouvent cet automne devant du temps libre auquel elles ne sont pas habituées (études terminées ou démission au travail) et qui les déstabilisent tout en leur faisant entrevoir des possibilités encore inconnues. Je leur (te) souhaite de belles légèretés en cette période automnale.

De mon côté, après divers scans, biopsies, tests de crachats, il semble que mes nodules au poumon ne sont pas inquiétants et devraient se résorber d'eux-mêmes ! La source ? Mystère ! J'aurai des suivis vigilants pour évaluer cette résorption, si elle a lieu. Il n'en demeure pas moins que j'ai toujours au-dessus de la tête la menace d'une récidive de mon cancer. J'ai fait le pari de ne pas prendre les médicaments proposés, aux effets secondaires qui ne me plaisent pas et pourraient interférer avec ma qualité de vie à laquelle je tiens tenacement. C'est mon choix et je l'assume. Là aussi, je vais m'assurer d'un suivi plus rapproché pour pouvoir réagir rapidement, au besoin. J'ai un oncologue soutenant qui accepte ma décision. En parallèle

et en complémentarité, je suis suivie en médecine fonctionnelle avec divers « protocoles » qui, s'ils n'empêcheront rien, ne peuvent me nuire.

J'adore cette phrase que tu as écrite: « J'appartiens aux pas que je fais »...

Au plaisir de poursuivre cet échange si précieux,
Johanne

28 septembre – 6 octobre 2023

Chère Johanne,

Ma gratitude pour tes mots encourageants ! Tu dois certainement le constater, moi aussi je suis très stimulée par notre correspondance, tout ce que tu partages de tes territoires intimes, les places réflexives où tu m'amènes doucement à (re)voir « ce qu'il y a là », que je n'ai pas encore ou pas entièrement contemplé ! Mais n'est-ce pas sans fin, je veux dire qu'il y a tellement de niveaux ou de zones à revisiter, lorsqu'on s'absorbe sur l'un ou l'autre des niveaux d'intelligences contenus dans des pans entiers et qui ne demandent qu'à être ramenés dans la lumière de la conscience. Conscience. Est-ce le bon terme ? Disons que prendre connaissance, prendre acte de ce qui fait (ou a fait) palpiter, vibrer l'œuvre (en tout ou en partie) ou des moments d'œuvrement, faire sens en reliant des aspects auxquels on n'a pas forcément pensé ou prémedité en faisant, il me semble que cela se qualifie comme une belle méthode, un beau chemin pour agrandir la conscience de ce que l'on fait/de ce qui nous fait ! Et forcément l'agir créateur s'en trouve altéré.

Magnifiques, tes riches réflexions autour de ce que tu appelles ton *changement de posture*. Hum, comme cela m'apparaît important, pertinent, lorsque tu écris :

(...) je me rends compte que je suis devenue plus unifiée, «avec» (...) C'est maintenant plutôt le monde que j'intègre en moi. Je fais partie de ce monde que j'habite (...) et je me rends bien compte, avec le recul et cette «nouvelle» compréhension, que ces œuvres que j'ai créées récemment, même si je ne les conceptualise pas à l'avance, procèdent de cette intégration. Ah tiens donc ! moi qui insiste tant ces temps-ci sur cette notion d'intégration ! Je l'envisageais davantage comme la manière dont des disciplines artistiques peuvent s'amalgamer, comment le dessin peut se faufiler en vidéo, comment l'image et le texte peuvent se jouer dans un même livre d'artiste (...) Ce désir d'intégration découlerait-il de ma posture qui a changé au fil des années ?

Et quand tu écris : *Embrasser ce qui m'entoure, bravement, pour... mieux comprendre, mieux agir*, quelle formidable façon de dire le défi et le désir ! Embrasser bravement, ces deux mots mis en relation, deux tout petits mots qui ouvrent sur de nouveaux horizons de sens et d'actions. De postures !

Ce qui m'amène à te dire merci pour cette référence : *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous* de Baptiste Morizot, que je découvre (mieux vaut tard que jamais). Je l'ai immédiatement commandé (et en même temps, le livre qu'il a écrit avec Estelle Zhong Mengual²⁶, *Esthétique de la rencontre*) et je suis enthousiasmée par ce que j'y lis. En effet, ces penseur·es, ces auteurs et autrices nous sont d'une aide précieuse pour sortir de tous ces *impensés mortifères*, des réflexions profondes qui nourrissent l'âme et donc le désir d'agir. La possibilité d'agir. Ou devrais-je dire *participer* à repousser les déserts (plutôt que contribuer à en créer de plus grands par désistement ou découragement ou distraction). Et il y a tant d'avenues possibles, selon son caractère, son unique façon d'être au monde. C'est un long sujet ça...

²⁶ Zhong que j'ai « rencontrée » à travers un très intéressant article sur le rapport au paysage / nature : « Que peut l'art face à la crise écologique? » (<https://www.sciencespo.fr/artsetsocietes/fr/archives/106>) et que je continue de découvrir via le web : <https://www.youtube.com/watch?v=gV2vCgxrwjs> (« Un œil pour le vivant »); <https://www.youtube.com/watch?v=rmcvzrX02Yc> (autour de son livre *Apprendre à voir*, Actes Sud).

Dans le livre d'Isabelle Stengers, *Résister au désastre*, elle dit ceci qui me semble directement lié à ce que tu (d)écris :

Reclaim. L'intelligence écologique, c'est multiplier les situations où prend sens le fait que les humains sont non «dans la nature» mais de la nature, comme tous les autres êtres.

Dans l'intro du livre de Morizot, ce passage m'a vraiment allumée :

Il y a des significations partout dans le vivant : elles ne sont pas à projeter, elles sont à retrouver avec les moyens qui sont les nôtres, c'est-à-dire à traduire et à interpréter. Il s'agit de faire de la diplomatie. Il faut des interprètes, des truchements, des entre-deux, pour faire le travail de reprendre langue avec le vivant, pour dépasser ce qu'on pourrait appeler la malédiction de Lévi-Strauss : l'impossibilité de communiquer avec les autres espèces avec lesquelles on partage la terre (...) Mais cette impossibilité est une fiction des modernes ; elle contribue à justifier l'entreprise de réduction du vivant à de la marchandise pour faire tourner les flux économiques mondiaux. La communication est possible, elle a toujours eu lieu, elle est ourlée de mystère, d'énigmes inépuisables, d'intraduisibles aussi, mais enfin de malentendus créateurs. Elle n'a pas la fluidité d'une discussion de café, mais elle n'en est pas moins riche de sens.

Depuis quelques semaines, je me suis remise à la lecture d'un livre de Cynthia Fleury, *Les irremplaçables*. Livre foisonnant s'il en est, mais un extrait me revient en t'écrivant – et qui d'une façon très «spiralée» me semble en lien avec les propos de Morizot et Stengers. Autour de la question du symbolique que tu soulèves quand tu écris :

Mes propositions demeurent de l'ordre du symbolique, mais permettent de décoller du terre-à-terre, d'entrevoir une façon différente d'interagir avec le vivant. C'est le point de départ, le regard nécessaire pour envisager la suite des choses. Une meilleure intégration qui peut-être nous viendra en aide.

Fleury écrit quant à elle dans *Les irremplaçables*:

L'imaginatio vera²⁷ est un mode de véridiction qui a pour pierre de touche l'ouverture à l'autre, au monde, à la vision intuitive. À moins que ce ne soit l'inverse, l'accès à une vérité qui se situe toujours au-delà d'un voyage, d'une itinérance à travers des mondes, céleste et terrestre. L'imaginatio vera est la faculté des seuils, qui traverse les frontières du sensible et de l'intelligible et qui conduit la progression éthique d'un individu.

Ah tous ces mots qui ouvrent sur quelque chose d'exaltant: *la faculté des seuils, traverser les frontières, communication ourlée de mystère, reprendre langue avec le vivant...* Tout à fait dans l'esprit de ce que tu me partages dans ta lettre, de tes explorations et tes mises en actions créatrices qui te permettent – et nous permettent, nous les récepteurs et les réceptrices – de décoller d'un paradigme intérieurisé, pour «*danser dans les cordes (...)* Pour ouvrir un espace encore inexploré: *celui des mondes à inventer une fois qu'on est passé de l'autre côté*», comme l'écrivit Morizot dans son introduction.

INTÉGRATION VERSUS SENTIMENT DE CONNEXION

Cela fait des jours que je retourne dans ma tête ton terme «intégration». Je tente de cerner le terme qui surgit pour moi et ce serait plutôt «connexion». Au premier abord, je me disais, bon, c'est un peu la même chose au fond. Mais non, il me semble qu'il y a une nuance ou une précision importante à faire.

²⁷ L'imaginatio vera, littéralement l'imagination vraie, est un mode de connaissance, à différencier de l'imaginaire, très présent dans la tradition néoplatonicienne, renaissante et alchimiste. À l'inverse de la puissance fantasmatische, la faculté imaginative ou imaginale (Corbin) est noétique, éthique et créatrice. Elle est pour l'âme le mode d'accès au Réel. (Cette note est de Cynthia Fleury)

Bien que les deux termes m'évoquent un désir «de faire partie de» ou être partie prenante plutôt qu'être «séparée de²⁸», en y réfléchissant bien, il me semble que *chercher et trouver la connexion*, cela a été – et ce l'est toujours – ma méthode pour arriver à me sentir *faire partie* ou, pour utiliser ton mot, à *me sentir intégrée*. Et «*me sentir intégrée*», c'est d'abord, pour moi, un sentiment intérieur, qui demande de longues heures de pratiques autotélique. Peut-être est-ce partie essentielle du processus d'individuation, en fait.

Je remarque que ma façon de me sentir reliée, d'établir et de ressentir une connexion, c'est dans l'action avec: à travers mon œuvre avec des groupes, des personnes que j'accompagne via l'enseignement ou l'animation; par les projets d'art relationnel et en communauté. Mais je remarque aussi que j'occupe une place particulière dans ces projets, comme je l'ai exploré abondamment dans mon mémoire de maîtrise.

Bon, je relis ce que j'ai écrit et quelque chose survient: ce que j'y décris, c'est comment j'arrive à me sentir en lien avec les humains en *faisant*, à travers l'action, *l'agir*. Mais ma quête de reliance ou de connexion à tout le reste – toutes les formes de vivance – m'amène à prendre une toute autre posture, celle de l'accueil. Celle d'être *dans* plutôt que d'*agir sur* et avec. Je passe littéralement des heures entre juin et octobre à vivre le plus possible dehors, dans le jardin, «dehors» pour ressentir les roses, les hémérocalles, les corneilles, le chèvrefeuille, les fourmis, les nuages, la lune, l'ombre, l'éclatant soleil, la pluie, le bruit du vent dans les grands peupliers... Simplement être présente, ici et maintenant, à me laisser traverser par ce qui est là. Devenir corneille, fourmi, héméricalle, nuage, ombre. Dessiner comme un chèvrefeuille... Bref, faire partie du vivant pour me sentir vivante.

²⁸ Je me souviens avoir écrit sur ça, en anglais, il y a plusieurs années : une quête « to be a part of » instead of « apart from ».

Je crois que c'est cette pratique d'accueil à laquelle je m'exerce depuis, quoi ? Vingt ans ? Que c'est cette pratique avec le vivant qui m'a enseigné comment accompagner les personnes en fin de vie. Hum. Je n'avais jamais pensé à ça, et je continue d'y réfléchir pour te revenir plus tard...

Mais ce que je voulais soulever ici, dans cette dynamique connexion/intégration, c'est que le premier (la connexion, se sentir reliée) n'entraîne pas automatiquement le deuxième (le sentiment d'intégration). Je peux demeurer « extérieure », étrangère et tout de même trouver un fil de cœur pour me mettre en lien avec « eux et elles », avec ce monde qui me demeurera inaccessible ou avec ce monde que je ne veux pas intégrer (si je contemple son seul aspect délétère et abstrait, bien que très agissant : ce patriarcat capitaliste extractiviste, colonisateur).

Alors, quoi ? Je dirais que ce sont « les interstices » qui m'ont toujours convaincue qu'occuper ou œuvrer ou habiter là, c'était aussi « faire partie ». C'était aussi une façon d'habiter la frontière, comme dirait Léonora Miano dans son livre éponyme !

HAÏKUS, CARNETS ET AUTRES DÉSIRS

Très porteur ce que tu m'écris à propos de tes haïkus visuels ! J'en saisis bien les défis que tu nommes si bien. J'ai hâte que tu m'en partages quelques essais. Ça m'intéresse beaucoup.

Quant à moi, je poursuis mon petit carnet de convalescence et si, en début de processus, c'étaient les images, les dessins, les graphies qui prenaient presque tout l'espace, il semble que depuis quelques jours, les mots me reviennent. Comme des petites bulles d'oxygène qui remontent à la surface.

Et il y a un désir d'œuvre qui revient – une performance alliant poésie, musique, contes, images projetées. Ça mijote. D'abord dans mon cœur, dans mon corps, et éventuellement dans mon passage à l'acte! More to be revealed...

Bon, je crois que je vais m'arrêter ici, sinon ça va me prendre encore des jours avant de te relancer... et comme je suis devenue *addict* de tes lettres... Merci de me partager ce que tu vis, par rapport à ta santé. Je suis heureuse de savoir que tu es bien entourée, par des professionnel·les qui te respectent, ce n'est pas évident à trouver! Cela fait une grande différence, le respect! Je suis avec toi de tout cœur.

C'est l'Action de Grâce déjà!

Parmi tout ce à quoi je rends grâce, il y a ce lien épistolaire entre nous, ma chère Johanne!

À très bientôt,
Suzanne

6 novembre 2023

Chère Suzanne,

Je dispose enfin de temps dégagé pour me remettre à notre chère correspondance. Et j'en profite pour te remercier pour les références de lectures qui viennent s'ajouter à chaque fois et me nourrir.

«CES RÉFLEXIONS PROFONDES QUI NOURRISSENT L'ÂME»

En effet, que de belles découvertes de lecture je fais en ce moment. Après celle de Baptiste Morizot, je lis cet autre livre de lui, *Les diplomates – Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, écrit avant *Manières*

d'être vivant, dans lequel il avait déjà développé cette notion de diplomate garou qui t'a accrochée, de « plié-en-deux, celui qui se trouve à la frontière ». Cette diplomatie qui « appelle de notre part un autre regard et d'autres dispositifs de relations » avec ces « cohabitants ou convives, sachant que nous ne sommes pas l'hôte, mais aussi des convives ». (Je note qu'Isabelle Stengers exprime quelques réserves sur la notion de « diplomate » dans *Résister au désastre*.)

C'est étrange comment « le loup » revient s'insinuer dans ma vie ces temps-ci, alors que je pensais en avoir fini de sa symbolique. Il y a ces lectures, oui. Mais aussi le fait que je vais passer la fin de semaine prochaine dans un chalet au Parc Oméga, là où des loups viennent au plus près nous faire coucou – cadeau de Noël d'une de mes filles !

En suivant la filière – encore merci ! –, j'ai plongé également dans les livres et conférences d'Estelle Zhong Mengual. Dont *Apprendre à voir – le point de vue du vivant* dans lequel je note cette phrase fondamentale : « Travailler à enrichir notre culture du vivant, c'est aussi dès lors un geste politique, dans un temps où l'on comprend enfin la toxicité profonde qu'il y a à se rapporter au vivant comme simple décor de nos vies.»

Avant de partir des îles, j'ai fait une razzia chez ma librairie et emporté dans mes pénates d'autres livres aux titres savoureux : *Vivre en renard*, *Autobiographie d'une pouype*, *Habiter en oiseau*, *Histoire naturelle du silence*. D'autres titres de la même collection se lisent ainsi : *Penser comme un iceberg*, *Être un chêne*. Alignés, ces titres constituent une belle poésie du rapport au vivant. Ça rejoints tellement ce que tu écris : « Devenir corneille, fourmi, hémérocalle, nuage, ombre. Dessiner comme un chèvrefeuille... »

C'est dans l'air du temps ou bien c'est moi qui suis aimantée vers les bonnes ressources ? J'ai aussi parcouru *Femme forêt* d'Anaïs Barbeau-Lavalette dans lequel je découvre qu'elle cite entre autres Morizot. Pendant un temps

d'arrêt imposé par le confinement alors qu'elle séjourne dans la maison de son enfance au cœur d'une forêt, elle réalise «que, même si j'y avais passé ma jeunesse, j'étais complètement analphabète du territoire qui m'entourait. Je ne connaissais pas le nom des arbres, des fleurs». Elle est donc allée «à la rencontre des vivants qui avaient un lien particulier avec cette vallée que je fréquente depuis que je suis toute petite». Dans ce livre, je lis que «les ions négatifs rendent heureux». Ces ions, je fais une recherche pour les identifier et j'apprends qu'on les trouve notamment en marchant pieds nus sur le sable en bord de mer, sur l'herbe mouillée (dans mon cas, sur la rosée du matin avant d'aller à la baignade), en respirant profondément l'air à proximité des vagues. J'ajouterais : au contact de la mer froide dans laquelle je me baignais encore en octobre – ce coup de fouet tellement énergisant! J'ai dû en faire le plein maximum de ces ions dernièrement! Je peux maintenant nommer d'où viennent ces bienfaits ressentis dans ce territoire maritime. Mais maintenant, de retour en ville, c'est le retour des ions positifs!

Je pense à toi qui fais aussi le plein, dehors de juin à octobre.



Tous ces liens avec le vivant, si présents dans nos pensées et actions, toi et moi.

INTÉGRATION / CONNEXION

J'aime bien la nuance que tu m'amènes à considérer. Je suis restée accrochée au terme « intégration », car c'est lui que j'utilisais pour analyser le rapport de disciplines artistiques entre elles et qui m'a fait faire le pas vers cette idée de « faire partie de ». Une fois ce parcours reconnu, j'admets, comme tu me le fais remarquer, que la connexion n'entraîne pas nécessairement l'intégration. En effet, je ne peux me sentir intégrée à ce monde qui étale sa rudesse chaque jour.

« Faire partie du vivant pour me sentir vivante », écris-tu... Je dois avoir une très forte envie de me sentir vivante, une poussée non endiguable. Ce rapport qui m'interpelle tant ces temps-ci, c'est une piste vers laquelle mes derniers projets me menaient, à mon insu je dirais. J'ai viscéralement ce désir de connexion. L'art comme cette autre disponibilité au monde. Cette pulsion est là, je ne résiste pas, je m'y laisse couler, pressentant intimement que c'est le chemin à emprunter, la mer à plonger. Ça se traduit pour le moment en images et en mots qui m'étonnent quand même – encore sombres, étranges, dans une fusion avec une nature déformée, tumorale... je ne peux m'empêcher de ressentir le trouble !

Je viens de déposer un projet pour le centre Arprim qui vise à rendre visible le processus de création organique qui m'amène de l'art vidéo au livre d'artiste et vice versa. Comment ces deux disciplines auxquelles je me consacre offrent des pistes d'exploration qui se renforcent mutuellement. Je ne peux pas être plus dans la connexion ! Aurais-je pu concevoir une telle proposition avant ? Je ne me fais pas d'idée sur l'acceptation de ce projet, mais le fait d'y avoir réfléchi m'apporte une perspective intéressante sur ma manière de procéder qui devrait continuer à m'alimenter.

Et c'est sans doute ce désir de connexion qui me porte à vouloir réaliser cette idée de haïkus vidéos. Il me reste encore beaucoup à répertorier : organiser ma récolte de cet été ainsi que les bribes d'images accumulées au fil des dernières années. Je pense aussi au son qui accompagnera ce projet. J'ai hâte de t'en montrer un bout, mais je vais prendre le temps nécessaire, sans me mettre de pression ! Je relisais récemment le livret d'Hubert Lenoir qui accompagne son album *Pictura de Ipse – musique directe* réalisé après des centaines d'enregistrements spontanés à partir de son iPhone. Une référence à Pierre Perreault et Michel Brault, pionniers du cinéma direct, à leur façon de faire des films à partir d'enregistrements sur pellicule 16 mm captés dans un contexte naturel, « cette capacité de raconter à partir du réel ». Lenoir a alors commencé à construire des chansons à partir de ses enregistrements « en laissant la vérité brute me guider. C'est devenu pour moi une véritable technique de travail, un processus fin et discipliné qui me permettait d'accéder au réel et à ses paradoxes comme jamais auparavant ». Je vais également me laisser guider...

Puissions-nous poser un autre regard sur le monde qui nous entoure, un monde plus riche, plus « enchanté ». J'aime bien ton désir d'œuvre qui monte. Ton automne qui porte fruit...

Au plaisir de poursuivre cet échange vital,
Johanne

Accéder au réel \

3 – 6 décembre 2023

À partir de ce qui est parfait, rien n'advient, de telle sorte qu'il faut une faille, et ce qui l'accompagne – effritement, ruine, désolation – pour que quelque chose d'autre survienne.

Hélène Dorion, *Recommencements*

Chère amie,

Voilà déjà décembre qui se déploie tout doucement, et je pense à toi, aux mots que tu m'as envoyés dans ta dernière lettre et qui, encore une fois, vibrent en moi, me transportent dans toutes sortes de lieux réflexifs et sensibles.

Bien entendu, mon esprit erre à travers le bonheur de telles pérégrinations – malgré les difficultés et les creux, il est toujours heureux de considérer les pourtours de la pratique artistique et des questions poétiques inépuisables – et les cauchemars bien réels que vivent tant de mes contemporains. Je pense à la destruction quasi-totale de Gaza, sous nos yeux sidérés... en tout cas, les miens.

Une guerre prend l'avant-plan médiatique pendant que toutes les autres se continuent dans un silence inquiétant – ou de vaines considérations, de vaines paroles. J'avoue que cela prend une grande place dans mon cerveau et mon cœur et me téstanise. Comme si on m'avait injecté une sorte de drogue qui m'empêche de bouger, mais qui n'affecte en rien mon état d'éveil. Dans le confort de ma caverne, la torture est aussi efficace, je suppose, et la souffrance demeure silencieuse, car comment pourrait-on se plaindre lorsqu'on regarde ces images épouvantables de gens éprouvés en Palestine ou traversant le Rio Grande ou dans le ventre des mines illégales près du Lac Kivu !

Et pourtant...

Je suis chaque enfant sacrifié sur l'autel du patriarcat guerrier, chaque forêt détruite par la stupidité et la cupidité capitaliste, chaque âme errante cherchant refuge dans des pays riches et inhospitaliers.

En d'autres termes...

Comment faire pour que mon attention ne se détourne pas, comment demeurer une Témoin nécessaire, comment garder le cap sur une pratique qui ne sera pas un déni de la réalité, mais une sorte d'état de prière permanente, une façon biophile de participer au monde, même indirectement. Ou, pour reprendre tes mots « *Puissions-nous poser un autre regard sur le monde qui nous entoure, un monde plus riche, plus "enchanté"* ».

Afin de ne « pas virer folle », une de mes approches, astuces, c'est de lire. Beaucoup. C'est chercher le souffle du vivant aussi dans les pensées vivantes (oui, tu as raison : *tous ces liens avec le vivant, si présents dans nos pensées et actions, toi et moi*).

J'ai découvert un peu par hasard une autrice qui m'interpelle sur ces questions. Tu la connais peut-être, sinon je crois qu'elle te plairait beaucoup : Corinne Morel Darleux²⁹, qui se décrit comme une écosocialiste. Dans son livre le plus récent, elle utilise ce terme si intéressant de « confins » :

Les confins évoquent intuitivement des contrées lointaines, des précipices et des pointes avancées avant le gouffre, des fins de continents que l'Océan s'apprête à engloutir, d'obscurs villages de montagne escarpés ou des steppes reculées,

²⁹ Alors nous irons trouver la beauté ailleurs. *Gymnastique des confins*, Libertalia. Une entrevue : <https://www.youtube.com/watch?v=VLDblI-apjl&t=3606s>

Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce. *Réflexions sur l'effondrement*, Libertalia. Une entrevue : https://www.youtube.com/watch?v=Ylu_SsYNnjQ

autant d'archaïsmes échappant à la modernité. Mais le bord du monde n'est pas que géographique ou exotique; il sait se faire intime. Il existe des confins intérieurs, aux extrémités rarement explorées de nos inconscients. Il existe aussi des ailleurs proches, territoires d'une familière étrangeté où ce qui nous est le plus connu peut encore charrier son lot de nouveauté et d'émerveillement, pour peu qu'on l'examine depuis de nouvelles perspectives. Il y a des confins qu'on ne peut toucher qu'en faisant un pas de côté.

Ces espaces indévoilés deviennent d'une importance capitale dans la tristesse d'un monde clos où l'inexploré n'a plus cours. Un monde où l'inconscient ne trouve plus d'espace où s'exprimer; où la pensée s'éteint, noyée sous les sollicitations; où l'imagination ne se nourrit plus que de récits formatés. Quand chaque petit coin de rivière est révélée sur une application, quand l'uniformisation véhiculée par le soft-power, les marques et les franchises gomme l'étrangeté de l'ailleurs et que chaque lieu ressemble furieusement à celui que l'on vient de quitter.

(...)

Pourtant, le monde nous réserve encore des surprises, comme autant de brèches lumineuses. Des rêves éveillés, comme ces gouffres vertigineux dont j'ai découvert récemment l'existence, surgissant des régions montagneuses du sud de la Chine. Des fosses célestes nommées tiankeng en mandarin, dolines gigantesques où l'érosion du calcaire et l'infiltration de l'eau ont creusé la roche karstique pendant des millénaires jusqu'à former de véritables vallées souterraines de plusieurs hectares avec leur microclimat et leurs forêts vierges. Soudain, quelque chose existe là où il n'y avait rien et, alors que tout semblait s'éteindre, ressurgit la beauté.

Et un peu plus loin:

J'y vois une invitation à plonger sous la surface des choses, à rendre palpable l'invisible en décadrant nos perspectives et à explorer, par une attention renouvelée, ces espaces où subsiste une part de beauté.

Les confins, si l'on y songe, représentent aussi une certaine définition de l'avenir alors que le monde touche à ses limites, que le présent bascule vers des terres inconnues et que surgissent des failles qu'il va nous falloir élargir avant de s'y glisser. Formellement, les confins désignent cet intervalle entre présent et futur, l'espace-temps où commence un territoire immédiatement voisin.

Le « confin » intervient alors comme une anti-frontière qui soulignerait la proximité plutôt que la séparation. Il n'est pas tant le mur entre deux univers distincts que la matérialisation au contraire d'un passage, d'une passerelle, d'un espace intermédiaire.

**Corinne Morel Darleux, Alors nous irons trouver la beauté ailleurs.
Gymnastique des confins**

« Il y a des confins qu'on ne peut toucher qu'en faisant un pas de côté », écrit Corinne Morel Darleux. Il me semble que cela convie ce à quoi les artistes – dans un foisonnement d'approches, de styles, de façons de travailler et de propositions – sont si habiles à faire. Un pas de côté, sinon plusieurs, arpenter d'autres parties du territoire humain et du vivant. Et je pense ici aux paroles de Patrick Chamoiseau :

L'artiste, dans son travail, dans son œuvre, ne donne pas de solution. Pasolini disait que sous le fascisme italien, la nuit était tellement obscure que même les lucioles avaient disparu. Et c'est vrai que la luciole, dans la culture créole, elle n'éclaire pas le chemin. On la voit briller dans la nuit, mais on ne peut pas s'éclairer avec une luciole. En revanche, elle réenchantera la nuit, elle permet, d'une certaine manière, à l'espérance de se maintenir. L'œuvre d'art aujourd'hui ne donne pas de recette, ne dicte pas de chemin, ne donne pas de système de pensée ou de pensée de système, d'explication définitive. Au contraire. Mais ça réveille l'imagination. Ça réveille l'imaginaire. Et ça nourrit les assises de l'esprit. Il vaut mieux une flambée de lucioles qu'un gros projecteur qui vous indique le chemin³⁰.

Alors oui, soyons une flambée de lucioles !

30 Patrick Chamoiseau, « Quelque chose ne va plus dans notre imaginaire ». Verbatim extrait de l'émission *L'invité culture*, France-Culture, 19 mai 2018 : <https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-culture/patrick-chamoiseau>

GRIBOUILLAGES POÉTIQUES ET UNE RETRAITE DANS MA CAVERNE

Une autre stratégie pour rester présente au monde et, en même temps, ne pas me laisser engloutir, cela a été de plonger dans mon « Carnet de convalescence ou Gribouillages poétiques ».

Je me permets de t'envoyer un « bleu de travail » de ce petit carnet – mon art brut – qui m'a permis de traverser les derniers mois (du 14 août au 7 novembre), un trait à la fois, un petit dessin à la fois, une note de lecture à la fois, une strophe poétique à la fois.

La première phrase du carnet: *peut-on jamais guérir du chagrin ?*

La dernière phrase du carnet, une citation de Mircea Eliade: *Faire d'un chaos un cosmos.*



Les derniers mois ont été une sorte de retraite dans ma caverne. Mes soucis de santé – tous reliés à la structure, os, dents – m'ont incitée à prendre du temps long pour vivre profondément ce qu'il y avait à vivre : rester avec le deuil, le chagrin, la douleur, sans tenter de m'en divertir, simplement être là. Tout comme je suis là pour les oiseaux quand je m'assois dans le jardin. Le 1^{er} août, j'ai perdu toutes mes dents du haut, plus une molaire du bas puis rebelote en septembre – le 11 –, trois chirurgies pour des dents du bas. Une expérience très difficile, je dirais en particulier pour le moral ! Comme si tout à coup m'apparaissait une nouvelle personne dans mon miroir. Défigurée, c'est le terme qui m'est venu à l'esprit et me frapper droit au cœur. Cela prend du temps pour traverser le creux de vague... Je repensais si fort à ce merveilleux film *La chambre des officiers*, sur les gueules cassées de la Première Guerre mondiale. Quand il faut apprivoiser sa nouvelle figure. Et apprendre à vivre avec une prothèse qui, vue de l'extérieur, est très bien, mais le ressenti présente un tout autre défi ! Bref, cet épisode récent de ma vie personnelle trouvait résonance dans la brisure du monde – ou est-ce l'inverse ? –, c'est certain, si je puis me permettre de l'exprimer ainsi. Je me sens très reliée à la douleur du monde... mais aussi, dans l'idée des confins de Morel Darleux dans *Alors nous irons trouver la beauté ailleurs* :

Pour ma part, je m'exerce – avec un succès modeste jusqu'à présent – à suivre cette recommandation de Rosa Luxembourg :

« Il faut travailler et faire ce que l'on peut, et pour le reste, tout prendre avec légèreté et bonne humeur. On ne se rend pas la vie meilleure en étant amer. »

Cela peut paraître paradoxal, mais je crois sincèrement qu'à mesure que l'urgence et la gravité climatique, environnementale, sociale et démocratique prennent de l'ampleur, il n'y a plus rien de dérisoire. Tout acte semble vain au regard des enjeux et, pourtant, plus ceux-ci grandissent, plus chaque geste importe. Chaque minute d'attention, chaque sourire, chaque geste de solidarité, chaque hectare, chaque insecte, chaque arbre, chaque miette, chaque sabotage, chaque dixième de degré. Pour la dignité du présent, mais aussi parce que l'infime reprend de la puissance quand tout dévisse si massivement.

AUTOUR DES LOUPS

Ohlala, tu m'intrigues avec ton séjour au parc Omega et l'éventuelle visite de loups ! Tu me raconteras !

Tu dis être étonnée de voir encore surgir le loup dans ta vie, ton imaginaire. Cette omniprésence dans ton œuvre me fait plutôt penser au dæmon vu par Philip Pullman dans son cycle de romans *À la croisée des mondes*³¹: chaque personne possède un dæmon, ou daïmon, un animal qui fait partie d'elle, sorte d'incarnation de son âme. Si on suit cette jolie idée, perdre ton Loup reviendrait... à perdre ton âme ?

Merci pour tes partages de références aux titres si alléchants et parlants ! Décidément, nous pourrions faire un projet avec une simple liste des titres, des extraits, des mots qui nous font palpiter, et on aurait tout un cosmos ! Une cosmologie ?

«L'ART COMME CETTE AUTRE DISPONIBILITÉ AU MONDE»

J'adore cette proposition. Comme disait Mireille Best, voilà des mots qui «ouvrent» plutôt que de refermer (dans sa nouvelle *La femme de pierre*). Ce que tu décris dans ce passage m'évoque une géographie dans laquelle marcher, et ce sont les mots de Nancy Huston qui me reviennent: je suis mon chemin³².

³¹ https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%80_la_crois%C3%A9e_des_mondes

³² «"Je suis mon chemin", à la fois suivre et être, bien sûr. En fait nous sommes tous notre chemin, bien plus que nous ne le croyons! Il se trouve que le mien a été multiple, avec des bifurcations, des tournants, des zigzags et des imprévus; il m'a amenée dans des endroits très différents. Par conséquent, je suis plusieurs, et quand on est plusieurs ça ajoute un "mais" à toutes les identités.» (Dans *Je chemine avec Nancy Huston*, entretiens avec Sophie Lhuillier, chapitre «Présentations»)

Et quand tu écris: «Je ne peux comme pas m'empêcher de ressentir le trouble!», tu piques ma curiosité. Pourrais-tu m'en écrire davantage, de quoi est fait ce trouble au juste? Il se manifeste comment? En toi, dans ta façon de travailler, dans ta température intérieure et relationnelle? Ça m'intéresse beaucoup, aussi, d'en savoir plus sur tes considérations situées dans ton continuum de vie, en cette période de ta vie, agrandie par tes décades d'expériences agissantes!

DES PROJETS

Tu piques aussi ma curiosité avec ton projet présenté à Arprim. «Rendre visible le processus» ou faire ce dont tu parles en le faisant? Quelles sont tes intuitions pour ce projet, au niveau de la méthode? Tu me tiendras au courant. Je suis une fan des descriptifs de processus, comme tu sais!

Quant à moi, j'ai fait un pas de plus vers le brouillard performatif qui m'attire... et dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Au centre de mon désir, le cœur, c'est la poésie, dans toutes ses déclinaisons. L'aspect poétique de ma vie, de nos vies, et mon support serait la série de textes/images/thèmes issus de mes *45 open studios* avec mon amie marseillaise depuis l'hiver 2020. Avant de revenir à Rimouski, j'ai fait la récapitulation des textes, sans jugement ni coupure, j'ai tout compilé à l'intérieur d'un seul document et ma prochaine étape en est une de réécriture, mais en aller-retour avec les images et les dessins. Pour ces derniers, je vais aussi les récapituler, en saisir les dynamiques ou les détails (je vais faire une p'tite Jackson Pollock de moi!) pour éventuellement les utiliser comme matériel projeté.

Je joue avec l'idée de créer un espace poétique/performatif convivial, où on se sent bien de s'asseoir, fermer les yeux, participer; un espace biophile qui palpite, très simple, chaleureux, transdisciplinaire, quatre fois par année (perfos d'été, d'automne, d'hiver, de printemps), pas de frais d'entrée, de la bouffe, des breuvages chauds, de la belle compagnie intergénérationnelle:

des amoureuses et amoureux de poésie et de vie vivante. À suivre... Par le temps que je passe à l'acte, tu auras peut-être envie d'y participer avec tes haïkus vidéos !

Bon, je crois que je vais m'arrêter ici, ma lettre est déjà longue il me semble. J'espère que je ne t'ennuie pas avec ma tendance aux citations... il y a tant de belles personnes qui viennent visiter ma tête et mon cœur !

Je suis à Rimouski jusqu'au début janvier. Je vais savoir demain si j'ai une charge de cours à l'hiver, dans le programme Sens et projet de vie, cours qui serait nouveau pour moi (ce qui implique pas mal de travail pour le créer). Il aurait lieu à Montréal, dans les locaux de la TÉLUQ.

Quoi qu'il en soit, ce serait charmant de se voir durant l'hiver, histoire de se voir la binette – tu pourras voir ma «nouvelle binette» – et de se relancer dans notre projet épistolaire.

D'ici là, je t'embrasse et te souhaite un très beau temps des fêtes avec tes proches !

Suzanne

Décembre 2023 – janvier 2024

Chère Suzanne,

Je prends ta touchante lettre à rebours. Par la mention de cette possible charge de cours : Sens et projet de vie. Quel intitulé prodigieux et lourd à la fois ! Tout un programme qui tomberait à point ! J'espère, si tu obtiens cette charge, qu'elle t'aidera à ne «pas virer folle». Et je reviens au début de tes propos. Comment en effet ne pas le devenir avec tout ce qui se passe et se détruit de par le monde en ce moment ? Je regarde les images des bombardements, celles des blessés et des morts me font mal. Un trop

grand pourcentage des victimes sont des femmes et des enfants, câlisse ! Vivement essayer de trouver du sens pour continuer à vivre malgré cette folie incompréhensible et inarrêtable !

À mon échelle, plus modeste, mais faut bien commencer quelque part, j'ai initié une démarche sur les valeurs au sein de ma famille privilégiée – ces valeurs qui donnent un sens à nos vies et à nos actions – qui a mené à une journée de travail le 25 novembre dernier. J'écris cette date avec un pincement. Je ne m'attendais pas à ce que les membres de ma famille soient conscientisé·es socialement, mais au moins entrevoir qu'ils et elles se sentent un peu concerné·es par les enjeux qui traversent notre société. Ça ne transparaît pas encore dans la démarche. Ça viendra peut-être. Mais mon exaspération et mon écœurement, trop retenus, ont explosé en fin de journée, d'une manière crue qui m'a surprise moi-même ! Heureusement qu'il n'y avait qu'une de mes filles pour en être témoin, pauvre elle ! Alors que je croyais être parvenue à vivre plus sereinement avec les «troubles» de notre société, je me rends bien compte que je demeure très affectée et c'est ce qui est remonté à cette occasion. Et c'est pourquoi les mots de Corinne Morel Darleux – merci pour la référence – me font du bien, ceux qui parlent «d'aller trouver la beauté ailleurs».

Alors, pour ne «pas virer folle», moi, je cherche à créer. Dans ces moments tourmentés, j'ai des envies particulières de faire aller mes mains, tracer sur du papier, manipuler des pigments, dessiner en grand, tremper dans des matières, jouer avec des images. Expérimenter. Quelque chose de manuel (et non technologique), les mains qui façonnent, qui guident. Aller voir ailleurs aussi, ça fait du bien. J'ai été sur pause ces dernières semaines à Rome, où je m'étais rendue pour présenter un vidéo dans une galerie et des montages photographiques dans une autre. J'ai pu absorber l'extase des sculptures publiques, me surprendre du travail colossal des innombrables églises romaines, côtoyer des ruines antiques au sein d'une vie moderne frénétique. Voyage dans le temps...

VOIR ET ÉCOUTER LES LOUPS

Lors de notre fin de semaine «avec les loups», je peux te dire que nous en avons observés beaucoup, à peu de distance, à partir des grandes fenêtres de notre chalet près duquel se promenait une meute de 13 bêtes. Le plus surprenant fut sur le plan sonore: leurs hurlements, gémissements ou autres chants, tous en chœur, surgissant surtout à la noirceur, alors qu'ils restent invisibles. Ça fait sursauter la première fois! Ces chants comme compacts, entremêlés, si inhabituels. J'ai évidemment beaucoup filmé (et enregistré). Il n'en demeure pas moins qu'il s'agit de loups nés en captivité, vivant dans un espace boisé, mais délimité pour qu'on puisse les observer. C'était tout de même la première fois que j'en voyais autant d'aussi près, et c'était impressionnant! Eh oui, je dois le reconnaître, le loup continue de m'habiter. Quand j'ai écrit que je pensais en avoir fini avec cet animal, je référais plutôt au fait de ne pas vouloir me répéter dans mon travail. Mais en même temps, il y a tant de façons de le faire sans nécessairement reprendre le même visuel. Je sens très bien que cet instinct animal est toujours présent en moi.

À PROPOS DU TROUBLE

J'ai mentionné que je ne peux m'empêcher de ressentir le trouble après avoir fait référence à mon fort désir de connexion avec le vivant. Il reste que ce vivant n'est pas que merveilles et fascination. J'accroche à ses défectuosités, j'éprouve fortement son devenir amoché, et le nôtre par le fait même. Je réalise bien que dans mes projets, si je conçois une forme de fusion salutaire avec ce vivant, celui-ci se manifeste avec des tumeurs, des configurations tordues, des excroissances étonnantes, comme l'expression d'une nature en désarroi qui riposte. Je ne peux m'empêcher d'être préoccupée par le sort de notre monde en déclin, alors qu'une série de crises systémiques imminentées menacent l'existence même de la vie.

Et je crée des univers désolés, sombres, remplis d'hybridations étranges, dans lesquels peut également surgir un jaillissement qui arrose et nourrit, une sensualité qui revivifie une nature dévitalisée.



Ces univers sont inspirés à mon insu de cet affolement qui m'habite et m'imprègne plus que je pense. Même si je me targue de travailler sans idée préconçue, il est bien manifeste que mes projets témoignent, à ma manière biscornue, de la forte impression que me font les désastres climatiques et leurs répercussions. Comme je t'ai déjà écrit, je procède de façon moins didactique qu'avant. J'essaie d'envisager malgré tout un avenir plus radieux, mais c'est pas évident...

PROCESSUS DE CRÉATION ORGANIQUE

Mon projet déposé à Arprim n'a pas été retenu – je m'y attendais – mais, comme je t'ai mentionné, la rédaction de cette intention m'a permis de mieux comprendre ma démarche et m'ouvre des pistes intéressantes. J'avais déjà réalisé que ma pratique interdisciplinaire imprégnait également les étapes de conception de mes projets. Mais j'ai poussé davantage cette réflexion. Mes explorations en art vidéo me fournissent un riche répertoire visuel à partir duquel j'écris, je dessine, je remanie les images capturées, pouvant ainsi faire émerger organiquement un projet de livre. Ce qui nourrit en retour mon travail en vidéo, créant des œuvres poétiques visuelles et développant des narratifs, bien que démâchés. Et la ronde peut se poursuivre de la sorte, par allers-retours constants, par phases tantôt successives tantôt parallèles.

*Dans ce passage du numérique à l'impression, l'image en mouvement se fige,
les pixels, immatériels, deviennent matière.
De l'impression au numérique, l'image s'anime,
le texte oriente un récit déconstruit.*

Pour te donner une idée, le projet présenté se voulait comme un parcours qui aurait illustré visuellement ces interactions entre les deux pratiques – une installation vidéo à travers laquelle le public aurait fait son propre narratif. Afin de favoriser une expérience immersive et un terrain d'échange intime, il aurait recréé par le déploiement dans l'espace la matérialité de l'objet livre d'artiste en exploitant divers dispositifs. Il aurait tenté également de reproduire la temporalité de la manière dont le livre d'artiste se dévoile en fonction de l'ordre qui lui est conféré par la personne qui le manipule, contrairement à la vidéo qui implique un déroulement continu de l'image en mouvement, bien que non narratif. Des extraits significatifs des vidéos réalisés auraient mis en évidence ces rapports, projetés sur divers supports ou papiers, intégrés dans des éléments, côtoyant des impressions grand format.

Même si cette proposition ne verra pas le jour comme telle, peu importe, le fait d'avoir réfléchi à ma façon de procéder va me guider pour la suite. Je sens que ces interactions vont être plus présentes et accentuées dans mon processus de travail, que je vais en être davantage consciente et tirer profit de ce continuum créatif. D'ailleurs, je cogite un projet de vidéo qui nourrit une idée de livre d'artiste qui, pour le moment, m'apparaît sous la forme d'un storyboard «particulier».

POUR TERMINER... avant de poursuivre

Pauvre toi avec ton problème dentaire et ses conséquences ! J'en frémis comme j'avais frémi quand ma mère m'avait raconté que, alors dans la vingtaine, elle s'était fait enlever toutes ses dents pourtant saines, à la suggestion de son dentiste qui lui avait dit que de toute façon, elle allait les perdre un jour ! C'était une pratique courante à une époque, même un cadeau de graduation dont on s'enorgueillissait !

Et ne t'en fais pas avec tes citations, elles sont si pertinentes et me font découvrir de merveilleuses autrices. Je retiens ces mots d'une des entrevues avec Corinne Morel Darleux : «le désir de s'approprier le réel». Ça me parle...

Merci pour le partage de ton carnet de convalescence. J'ai l'impression que tu me permets d'entrer dans ton intérriorité. Et ça m'inspire tellement, ces carnets qui entremêlent écriture et dessin.

Au grand plaisir de te voir la binette bientôt,
Johanne

Un rempart nécessaire FACE AUX INTEMPÉRIES

Cette correspondance fut développée sans savoir qu'elle serait publiée et nous n'y avons rien changé. Nous entremêlons en toute franchise des pans intimes de nos expériences de vie aux univers qui nous habitent, aux intérêts qui enrichissent notre horizon. J'avais envie d'être brassée, tout en redoutant un peu ce que j'allais devoir affronter ou dévoiler. Je n'ai pas regretté du tout d'être embarquée dans cette aventure. J'avais une bonne compagnie de route, stimulante et éclairante.

Dans le contexte actuel de plus en plus insoutenable que nous vivons en ce début 2025 et qui me transperce douloureusement, je sens ce besoin accru de me protéger, de trouver refuge au milieu des intempéries. Et cet espace «correspondance» est devenu pour moi un baume vital, un de ces remparts essentiels où nous n'évacuons pas le réel, mais essayons de trouver ensemble comment faire face adéquatement aux bouleversements de notre époque en tant qu'artistes.

Nous serions raves si, grâce à nos expériences de vie et d'art, nous pouvions donner le goût à d'autres d'entreprendre une démarche semblable. Ensemble, nous pouvons nous enrichir mutuellement et entretenir un peu de réconfort.

Chère Suzanne – ces mots avec lesquels je commençais chaque lettre –, j'ai non seulement hâte, mais j'ai besoin de poursuivre notre échange en ces temps difficiles. Il nous reste encore beaucoup à «déplier», pour reprendre ton expression savoureuse !

Johanne Chagnon, 17 février 2025

Suzanne Boisvert est une artiste transdisciplinaire, originaire de Montréal. À l'œuvre depuis le début des années 1980, elle a une formation en cinéma, en théâtre et en musique. Performeure, metteure en scène, conceptrice d'événements, sa pratique depuis 1996 s'est orientée vers les arts communautaires et relationnels. Suzanne est également chargée de cours à l'Université du Québec à Rimouski depuis 2015, au département de psychosociologie et de travail social.

Johanne Chagnon est une artiste transdisciplinaire, originaire de Montréal. Depuis plus d'une quarantaine d'années, elle a adopté une pratique artistique diversifiée (installation, photographie, vidéo, écriture, performance, art communautaire, artivisme). Pendant 18 ans, elle fut coordonnatrice et rédactrice pour la revue *ESSE*. Depuis 2000, elle développe l'organisme Engrenage Noir qui soutient l'art communautaire et l'art action communautaire. La monographie *Navigner malgré tout* retrace sa pratique de 1986 à 2015. Depuis 2017, Johanne se consacre à l'art vidéo. Elle s'amuse aussi à publier des livres (intégrant textes et photos) et à concevoir des livres d'artiste.

<https://johannechagnon.quebec/>



<https://www.loeildeloursquilouche.com/>

avec la participation de



<https://oeuvrement.org/>